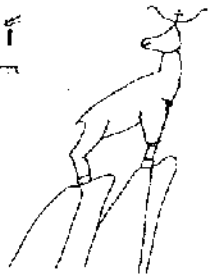
Les amis de la CAPPADOCE
KAPADOKYA - DOSTLARI



JOURNAL de LIAISON

N° 9
AVRIL 2004

A. JOURNÉE de L'ASSOCIATION du 7 DÉCEMBRE 2003

La journée est ouverte par le président Pierre Couprie qui rappelle le récent décès du Père Raoul Blanchard et la mise au point de ses ouvrages qu'il s'est efforcé de mener à bien jusqu'au dernier moment. A aussi été évoqué le rôle important qu'il a tenu dans la fondation de notre Association, dont il était le Président d'Honneur. Dans l'un de nos prochains journaux, nous rédigerons l'historique de son travail cappadocien et l'évolution de sa pensée qui l'a amené, et nous a amenés, à constituer l'Association.

La matinée s'est ouverte avec un exposé du Père Yves Danjou, en deux parties : *la situation des Chrétiens à Istambul et en Turquie*, et *l'histoire des Églises en Turquie*. Le Père Danjou est membre de l'Association et il est responsable du lycée Saint-Benoît à Istambul. Il a ainsi eu maintes fois l'occasion de recevoir le Père R. Blanchard dans ce collège. Nous le remercions pour le vivant exposé dont vous trouverez ci-dessous le texte de la première partie.

Le déjeuner "cappadocien" a suivi, certes avec un certain retard (dû à la circulation autour de la Porte de Versailles), la convivialité étant de mise et la préparation de notre traiteur Ararat (Alfortville) toujours appréciée.

Au dernier moment, nous avons dû modifier notre programme, Mlle Isabelle Dangas étant tombée malade quelques jours auparavant. Mme Catherine Jolivet-Lévy a très aimablement consacré une partie de son après-midi à nous faire un très bel exposé : *Aspects de la relation entre Espace liturgique et Décor peint en Cappadoce*. L'exemple choisi pour l'analyse du sujet était "l'Eglise sombre" (Karanlik Kilise) de Göreme, un exemple très riche en iconographie (église à colonnes) et bien adapté au sujet. Présentation magnifiquement soutenue par de belles diapositives.

Nous rappelons que ces peintures murales ont fait l'objet de restaurations il y a quelques années par Isabelle Dangas. Vous trouverez ci-dessous des extraits de cette conférence et

quelques photos tirées du livre de H. Yenipinar et S. Sahin (édité à Istambul par Aturizm Yayinlari Ltd) ; voir notre journal n° 1.

La journée s'est achevée par notre Assemblée générale dont vous avez dû recevoir le compte-rendu (cette assemblée en avance d'un mois est celle de 2004), auquel est joint un bilan financier mis à jour au 31 décembre 2003.

B. LES ÉGLISES ET LES CHRÉTIENTÉS EN TURQUIE

Conférence prononcée le 7 décembre 2003 par le Père Yves Danjou.

Mon exposé sur les Églises en Turquie sera en partie anecdotique. En effet, je ne suis pas historien de profession. C'est pourquoi je partirai du regard personnel que j'ai été amené à porter sur ces Églises, ce qui entraînera parfois certaines imprécisions.

Je diviserai mon exposé en deux parties : la première concernant ma rencontre avec les chrétiens de Turquie, la seconde exposant l'histoire des Églises chrétiennes en Orient, spécialement en Turquie. Ces deux points ne sont pas aussi opposés qu'ils le paraissent, car je voudrais partir de la situation actuelle des chrétiens en Turquie. Malgré mes six années de théologie, je ne connaissais presque rien des rites orientaux, à l'exception de la fréquentation de l'église Saint-Julien le Pauvre à Paris. Mes contacts avec les différentes Églises orientales à Istanbul furent le point de départ d'une réelle découverte sur ce point.

LA SITUATION DES CHRETIENS A ISTAMBUL ET EN TURQUIE

Arrivée à Istanbul

Je suis arrivé à Istanbul en octobre 1965. Jeune prêtre, je pensais me rendre à Madagascar, mission pour laquelle je m'étais préparé. Mon Provincial me donna l'ordre d'aller plutôt à Istanbul en déclarant qu'Istanbul se trouve sur la route de Madagascar! Je pris donc à Gênes le bateau San Giorgio qui, au lieu de m'amener vers le canal de Suez, remonta la mer égéenne pour me débarquer à Istanbul.

C'est ainsi que j'arrivai au Lycée Saint-Benoît pour y enseigner la philosophie et le français. Cette école située au-dessous de la tour de Galata est bien connue. Elle est mentionnée dans l'ancienne édition du Guide Bleu et dans le Routard. Elle englobe une partie des remparts de Galata dont une tour est encore visible dans son enceinte. Quant à son église plusieurs fois centenaire, elle garde le souvenir de ses différents occupants, Bénédictins, Capucins, Jésuites et enfin Lazaristes.

A mon arrivée, le quartier de Galata appelé maintenant Karaköy, n'était pas des plus

reluisant. Ce n'est pas par hasard si le mot " galetas " vient de Galata. La vie était alors assez rude. En hiver, je passais pas mal de temps à alimenter mon poêle à bois. Les importations étaient limitées au maximum car le pays devait vivre sur lui-même. Le café était rare, ce qui a permis de développer la culture du thé. Dans les campagnes, la vie ressemblait en partie à la description qu'en fait Mahmut Makal dans son livre " Un village en Anatolie ".

Les changements, commencés en 1950 grâce à une libéralisation de la vie politique, furent surtout perceptibles aux approches de 1975 avec le développement de la grosse industrie (fabrication de voitures à Bursa), l'expansion des exportations, surtout celle du textile, et l'avènement du tourisme (le Club Méditerranée à Uçhisar). La construction du premier pont sur le Bosphore, fin 1973, en est le symbole avant-coureur. Pour ma part, je ne peux oublier qu'à partir de cette date j'ai été délivré des puces que j'attrapais chaque fois que j'allais dans un cinéma.

Le développement économique de la Turquie est une très bonne chose. Il poussa, cependant, les dirigeants du pays à tourner le dos de plus en plus à la laïcité voulue par Ataturk, comme pour se faire pardonner de s'ouvrir à l'Occident. Par exemple, en 1949, une faculté de théologie musulmane est ouverte à Ankara. Aujourd'hui, on en compte 22 dans l'ensemble du pays. En 1982, la nouvelle constitution promulguée par le général Evren, président de la République, rend l'enseignement religieux musulman obligatoire dans les écoles. Actuellement, le mouvement semble encore s'amplifier. La construction de mosquées atteint un nombre impressionnant (plus d'un millier par an) alors qu'il est toujours défendu d'ouvrir un simple lieu de culte chrétien.

C'est un peu plus tard que je fis la connaissance du Père Blanchard. Comme nous étions bien placés, à côté du pont de Galata, il nous demanda l'hospitalité. Notre communauté ayant diminué en nombre, nous avions de quoi l'accueillir. Je ne l'ai pas regretté car il était passionnant à écouter. C'est lui qui me fit découvrir les richesses secrètes de la Cappadoce d'abord par ses récits parfois rocambolesques et ensuite par le voyage que je fis en sa compagnie en août 1986. J'ai été impressionné par sa vigueur à la marche. Il voulait tout visiter et tout voir par lui-même. Il se donna le luxe de faire à pied en une seule fois le parcours des murailles de Constantinople.

I - Situation des chrétiens en Turquie

Découverte des Eglises orientales

Ma rencontre avec les Eglises orientales commença par celle des personnes qui se trouvaient dans l'école où je vivais. Un professeur grec orthodoxe, dont le père médecin avait autrefois ses entrées au sérail et qui était marié à une protestante, m'expliqua qu'une de ses filles

avait été baptisée chez les catholiques et l'autre chez les orthodoxes parce que lui-même, ancien élève des Pères Capucins, ne savait pas à qui donner la préférence.

Un secrétaire était désigné sur sa carte d'identité comme cosaque orthodoxe. A ce titre, il fréquentait la dernière chapelle russe encore ouverte, au dernier étage d'un immeuble, non loin de Saint-Benoît. Pour s'y rendre il fallait passer devant une église dénommée " église turque orthodoxe ". Le responsable, Papa Eftim, avait déclaré que les grecs orthodoxes devaient se constituer en Eglise nationale turque. En reconnaissance Ataturk lui avait obtenu deux églises orthodoxes dans notre quartier. Les affaires ne devaient pas aller très bien car l'illustre fondateur de cette Eglise tenait, pour subsister, un modeste magasin de peinture en face de chez nous.

Il faut dire que les élèves grecs orthodoxes étaient peu nombreux au Lycée Saint-Benoît. Le Patriarche œcuménique, Athénagoras, au début de son pontificat, avait menacé d'excommunication ses fidèles qui mettaient leur enfant dans une école tenue par des catholiques. C'est plus tard qu'il s'ouvrit à l'œcuménisme, lorsqu'une partie de l'opinion turque réclama son expulsion de Turquie, ce qui le poussa à rechercher le soutien des pays occidentaux. Ajoutons que ce changement d'attitude fut sincère. Athénagoras fut un réel pionnier de l'œcuménisme. Il accueillit avec chaleur le Pape Paul VI à Jérusalem en 1964, puis à Istanbul en 1967. Il était heureux de recevoir dans sa résidence du Phanar les touristes catholiques et, à l'occasion, lorsqu'il accueillait des Français, il chantait le Notre Père sur le ton de la Marseillaise.

A vrai dire, il pouvait se flatter de se rattacher à l'Occident. Constantinople fut le centre de l'empire romain. C'est Constantin, seul empereur après la défaite de Licinius, qui décida de transférer la capitale de l'empire romain sur les bords du Bosphore pour des raisons stratégiques et religieuses. Il fit lui-même à pied le tour de la ville qui s'appelait Byzance. Une lance à la main, il marqua le tracé de la muraille qui fut achevée le 11 mai 330. La nouvelle ville, avec ses sept collines, son forum et son hippodrome, recevra bientôt le nom de seconde Rome, tandis que la première était envahie et dominée par les Barbares. Plus tard, de plus en plus étouffée par la domination musulmane, Constantinople subira le même sort lorsque Moscou revendiquera, au XIX° siècle, le titre de troisième Rome.

Cela explique que les grecs orthodoxes sont appelés en turc comme en arabe " Roum " (les anciens Algériens nommaient les chrétiens " Roumis "), rappelant ainsi que l'empire byzantin fut d'abord un empire romain. D'ailleurs, l'Asie mineure est appelée, dès le XI° siècle, pays de Roum. C'est aussi le nom donné au sultanat seldjoukide de Konya qui fut détruit par les Mongols à la fin du XIII° siècle. On trouve des traces géographiques de cet état de fait. Erzurum, à la frontière orientale de la Turquie, signifie " terre romaine ". Sur l'hippodrome, en face de la mosquée bleue, se lève l'obélisque que Théodose Ier érigea en 390. L'inscription qui

relate l'érection de ce monument enlevé du temple de Karnak, est écrite en grec et en latin, ce qui laisse supposer que le latin laisse la place peu à peu au grec. Plus tard, en 431, au concile d'Ephèse, de nombreux évêques réclameront la traduction des messages du Pape qui leur sont parvenus en latin.

Les Grecs orthodoxes

Actuellement, les grecs orthodoxes sont réduits à leur plus simple expression. Cantonnés dans la région d'Istanbul et sur deux petites îles à l'entrée des Dardanelles (Boscaada/Tenedos et Gökçeada/Imros), ils comptent au grand maximum 3.000 fidèles alors qu'ils étaient encore 60.000 en 1960. Depuis la création de la République turque, reconnue par le traité de Lausanne en 1923, c'est la communauté chrétienne qui a le plus souffert des discriminations aussi bien religieuses que nationales. Après le traité de Lausanne, tous les fidèles d'Anatolie ont été expulsés de Turquie. Ils ont été remplacés par des Turcs venus de Crète ou de pays slaves. On les reconnaît facilement car les femmes sont peu voilées. En général, ces populations déplacées sont accueillantes aux étrangers et se montrent ouvertes au pluralisme religieux. Quelques villages ont gardé certaines pratiques de leurs prédécesseurs. J'ai pu voir dans une ancienne église de Cappadoce un pilier où l'on attache encore les fous pendant toute une nuit pour les exorciser de leur mal.

Même à Istanbul où, avant, on entendait facilement parler grec dans les rues de Pera, beaucoup de Grecs sont partis d'eux-mêmes. Les chrétiens d'un certain âge ont encore en mémoire les événements de septembre 1955 au cours desquels les boutiques des minoritaires furent saccagées à Beyoglu et les habitants grecs des villages du Bosphore molestés. Le problème de Chypre qui en fut la cause se compliqua par la suite. En 1965, les Grecs de passeport grec, qui avaient un statut particulier de résident, furent expulsés brutalement. Le débarquement des troupes turques à Chypre, en juillet 1974, alourdit encore le climat anti-grec à Istanbul. Le patriarcat grec est très surveillé et se trouve plus ou moins en situation d'otage. Chaque nomination de patriarche, qui doit être de nationalité turque, est soumise à l'autorisation du gouvernement. Bartholomeos Ier, patriarche depuis 1991, fait de son mieux pour maintenir son autorité morale. Les bâtiments de sa résidence ont pu être restaurés en même temps que l'embellissement de la Corne d'Or. Des discussions sont engagées pour rouvrir l'école de théologique de Halki (Heybeli Ada), une des îles des Princes. Ce centre fut fermé en 1971, au moment de la nationalisation des universités privées.

Le patriarche fait tout son possible pour répondre aux attentes du gouvernement en vue de l'admission de la Turquie dans l'Union Européenne. Malgré tout, sa situation reste fragile. Son clergé ne peut se recruter que parmi les fidèles qui ont la nationalité turque. Il suffit de voir la plupart des anciennes écoles grecques qui tombent en ruine, faute d'occupants, malgré les

efforts du gouvernement grec qui subventionnent certaines élites pour les encourager à rester sur place.

A côté du Phanar où réside le patriarcat grec se trouve, au bord même de la Corne d'Or, une église bulgare orthodoxe particulière. Toute en fer, elle a été érigée en 1898 sur les ruines d'une chapelle détruite par un incendie en vingt-quatre heures pour respecter les exigences du sultan. Les Bulgares orthodoxes sont très peu nombreux à Istanbul, sans doute quelque centaines. Les nombreux Bulgares qui résidaient à Edirne et ses environs, où il y avait, au début du XX° siècle, plusieurs églises bulgares orthodoxes, ont tous émigré vers la Bulgarie à partir des années 1922. Quant aux rares Bulgares catholiques qui restaient, ils se sont intégrés au rite latin. Ils fréquentaient une petite église près de Saint-Benoît qui a joué un grand rôle dans leur reconnaissance par Rome. Leur dernier prêtre fut un de mes confrères, l'archimandrite Bogdanoff, décédé il y a quelques années.

La situation actuelle des grecs orthodoxes en Turquie ne doit pas faire oublier leur importance tout au long de l'Empire Ottoman. Il suffit de se rappeler les traces qu'ils ont laissées en Anatolie. Ils formaient, avec les Arméniens, la plus grande partie des chrétiens en Turquie et, plus particulièrement à Istanbul. Le recensement de 1932 donne pour Istanbul 690.850 habitants, dont 445.850 Turcs et 243.000 minoritaires et étrangers, ces derniers comptabilisant 65.335 personnes. Les chiffres sont assez sûrs, car, à Istanbul, le jour du recensement, personne ne peut sortir de sa maison qui est visitée par des enquêteurs.

Les chrétiens arméniens et syriens

Aujourd'hui, Istanbul, avec l'émigration venue des campagnes, compte plus de 12 millions d'habitants. Les chrétiens ne sont pas 100.000. Parmi eux, les Arméniens restent le groupe le plus important et, il faut le reconnaître, le mieux intégré à la population. La plupart des secrétaires de nos écoles sont arméniennes ; elles maîtrisent très bien la langue turque et elles connaissent le français qu'elles ont appris chez nous.

Les Arméniens orthodoxes appelés aussi Arméniens grégoriens ou apostoliques, constituent la communauté chrétienne la plus importante numériquement. Ils vivent presque tous à Istanbul où réside leur patriarche, sa Béatitude Mesrob II. Celui-ci habite dans le quartier de Kumkapi et se rattache au catholicossat d'Etchmiadzine, près d'Erevan. Les Arméniens, soit environ 60.000 fidèles, disposent à Istanbul et ses alentours d'une trentaine d'églises et chapelles ainsi que de plusieurs écoles. Des petits groupes vivent encore à Ankara et à Iskenderun et les villages environnants. Les Arméniens constituent une communauté à la fois très unie et renfermée sur elle-même. Ils éditent deux journaux, se marient le plus souvent entre eux et leurs petits enfants parlent d'abord l'arménien avant de se mettre au turc.

Cette volonté identitaire s'explique en partie par les persécutions qu'ils ont subies. En

1884-1896, plus de 150.000 d'entre eux furent massacrés et 40.000 convertis de force à l'Islam sur ordre du sultan rouge, Abdul Hamid. En 1915, ce fut encore plus tragique. La date du 24 avril 1915 ne peut être oubliée. Elle marque le début des massacres systématiques que certains historiens qualifient de génocide. Sur l'ordre de Talat Pacha, la quasi-totalité des Arméniens d'Anatolie furent massacrés ou déportés dans le sud-est, ce qui explique l'importance de la communauté arménienne à Beyrouth. Certains d'entre eux se sauvèrent par la mer et se réfugièrent à Marseille. Il est vrai que le gouvernement des " Jeunes Turcs " à l'origine de ces massacres invoqua le prétexte du soutien des Arméniens aux troupes russes du Caucase qui envahissaient le nord-est de la Turquie. Aujourd'hui encore le gouvernement turc se tient à cette explication quand il est obligé de parler de ces événements qui restent un sujet tabou en Turquie.

Il existe aussi une Église arménienne catholique avec un archevêque à Istanbul, Mgr Jean Tcholakyan. Reconnue par les autorités turques en 1830, elle est paradoxalement aujourd'hui la seule Église catholique à posséder une existence légale en Turquie. Ses fidèles au nombre de 3.000 se trouvent pour la plupart à Istanbul où ils possèdent 11 églises, quatre écoles et un hôpital-hospice. A Ankara on en trouve aussi 150 qui sont aidés spirituellement par les deux Pères jésuites qui s'y trouvent. Il faut reconnaître que cette Eglise qui manque de prêtres (elle n'a que deux prêtres diocésains) a du mal à subsister comme telle.

Depuis une cinquantaine d'années, une Église orthodoxe s'est fortement implantée à Istanbul. Il s'agit de l'Église syrienne orthodoxe, appelée aussi l'Église syriaque. Elle comprend environ 10.000 fidèles (ils étaient 60.000 en 1960), répartis en deux zones géographiques, très éloignées l'une de l'autre. Le groupe le plus important vit actuellement à Istanbul, sous l'obédience depuis 1986 d'un évêque, le Métropolite Filuksinos Yusuf Cetin. Ce groupe a émigré pour des raisons économiques et politiques (problème kurde) vers Istanbul à partir des années 1963-1964, venant du sud-est du pays, de la haute Mésopotamie, leur patrie ancestrale. Un certain nombre d'entre eux travaillent au grand bazar. Beaucoup d'entre eux rêvent de partir en Europe ou en Amérique. Comme ils ne possèdent pas de véritables édifices religieux, certaines églises latines leur sont ouvertes, comme chez les Pères Assomptionnistes de Kadiköy. Les autres fidèles de cette Église, en très petit nombre, sont restés dans l'est, à Mydiat, Mardin et les environs. Ils y ont encore trois monastères occupés par quelques rares moines, en particulier à Tour Abdin.

Il existe aussi une petite Église syrienne catholique avec un prêtre marié, Mgr Yusuf Sag, qui exerce les fonctions de vicaire patriarcal. Ils sont quelques centaines de fidèles qui ont quitté le sud-est de la Turquie, la région de Mardin-Mydiat-Diyarbakir, vers les années 1962-1963 pour venir vivre à Istanbul. Quelques familles sont restées dans la ville de Mardin. Ils occupent l'ancienne église du Sacré-Cœur des Pères Jésuites située en contrebas de Taksim.

Un autre groupe de fidèles catholiques constitue l'Église chaldéenne issue de l'antique Église nestorienne et qui utilise l'araméen comme langue liturgique. Ils étaient plusieurs milliers avant 1980, mais la quasi totalité s'est réfugiée en Europe et principalement dans la banlieue nord de Paris. Leur nombre reste encore important à cause des réfugiés. En 1999, on comptait 610 Chaldéens de nationalité turque et 4.386 réfugiés d'Irak où l'Église chaldéenne est très représentée et qui sont dans l'attente d'un départ vers les Etats Unis, l'Australie ou le Canada. Les Chaldéens de Turquie, contrairement à ceux d'Irak, sont en général très pauvres et assez frustres. Ils ont été plus ou moins expulsés de leurs villages situés le long de la frontière syro-irakienne à cause de la guérilla kurde. A Istanbul, ils occupent deux églises desservies par un prêtre marié sous la responsabilité d'un archevêque, Mgr Paul Karatas, un ancien élève du Père Blanchard à Issy-les-Moulineaux.

Pour compléter cette présentation actuelle des chrétiens en Turquie, relevons du côté d'Antakya un certain nombre de Grecs melchites, rattachés au patriarcat d'Antioche résidant aujourd'hui à Damas et quelques Maronites. Quant aux Eglises protestantes, elles ne manquent pas mais, à cause de leur diversité, il est difficile de connaître le nombre de leurs fidèles. Quelques unes rassemblent des anciens musulmans convertis, comme le pasteur Ihsan Ozbek à Ankara qui s'occupe d'une paroisse de quelque 300 fidèles. Certains protestants sont, d'ailleurs, très actifs et leur prosélytisme provoque régulièrement des réactions anti-chrétiennes relayées ou même provoquées par la presse, spécialement au moment du Ramadan. Il est à noter que les catholiques qui suivent le rite syrien ont gardé la tradition des prêtres mariés.

L'Eglise latine

Enfin, il y a bien sûr les catholiques latins. Ils sont plusieurs milliers qui viennent le plus souvent de l'étranger pour des raisons personnelles ou professionnelles. Ils fréquentent les églises tenues par des religieux en fonction de leur langue respective. A Istanbul, les Français vont de préférence à Saint-Louis ou à la cathédrale Saint-Esprit. Les Italiens fréquentent Saint-Antoine, Sainte-Marie ou Saint-Pierre. Les chrétiens de langue allemande se rendent à Saint-Paul ou à Saint-Georges. Quelques églises célèbrent des messes en anglais, en polonais, en espagnol et même en turc, comme à Notre-Dame de Lourdes ou chez les Pères Assomptionnistes à Kadiköy.

Ces fidèles sont en général étrangers. Ceux qui sont nés dans le pays, les Levantins comme on les appelle parfois, ne sont plus que quelques centaines. Il s'agit souvent de personnes âgées dont les enfants ont quitté la Turquie et qui restent sur place pour des raisons économiques ou sentimentales. Moi-même, j'ai été le témoin de cet exode puisque je desservais la chapelle de l'école Sainte-Pulchérie fréquentée par un certain nombre d'entre eux, francophones. En 1975, j'avais au moins 80 fidèles à la messe du dimanche. En 1990, ils pouvaient se compter sur les doigts de la main.

Les Latins, malgré leur nombre restreint, sont répartis depuis 1990 en trois diocèses, le

Vicariat Apostolique d'Istanbul qui va de la Thrace jusqu'à Ankara, l'Archidiocèse d'Izmir qui occupe le sud-ouest de la Turquie, et le Vicariat Apostolique d'Anatolie qui s'étend sur tout l'est du pays. Cela explique que la Cappadoce relève de ce dernier vicariat dont l'évêque, Mgr Franceschini, réside à Iskenderun.

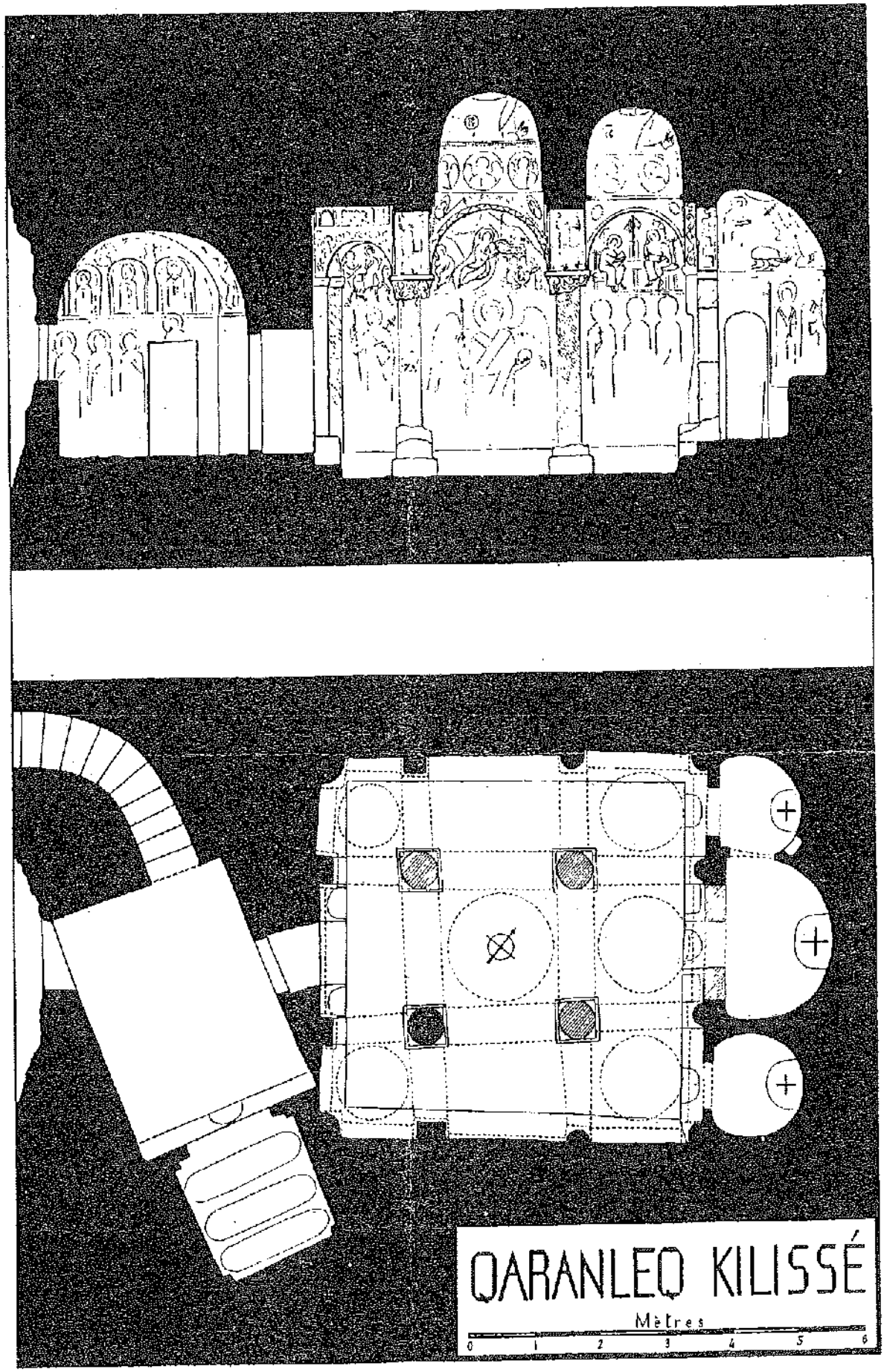
Pour terminer ce panorama, rappelons que la situation des chrétiens en Turquie a totalement changé avec le traité de Lausanne de 1923 qui marque la reconnaissance internationale de la République turque. Sous l'Empire ottoman, les chrétiens étaient acceptés comme tels, même s'ils n'étaient pas regardés comme des citoyens à part entière. A condition de payer certaines taxes spéciales, en particulier un impôt de capitation, ils étaient considérés comme des protégés (" dhimmis ") et ils formaient des groupes particuliers appelés " Nation " (" Millet ") avec des droits spécifiques. Ils étaient tous reconnus officiellement par la Sublime Porte, depuis les Grecs orthodoxes en 1454 jusqu'aux Syriens orthodoxes qui reçurent les derniers leur reconnaissance en 1873. Quant aux latins, ils étaient considérés comme des étrangers et étaient protégés à ce titre par les Capitulations. Avant 1914, on comptait dans l'ensemble de la Turquie 120 écoles tenues par des religieux francophones avec 20.000 élèves.

La République turque qui se veut démocratique et laïque a rendu en principe tous les citoyens égaux devant la loi. Par le fait même les Eglises en tant qu'institutions ne sont plus reconnues et n'ont pas de capacité juridique, en dehors des Eglises grecques et arméniennes qui jouissent d'un statut spécial grâce au Traité de Lausanne. J'ai entendu des chrétiens d'un certain âge qui affirmaient qu'ils étaient plus libres au temps des Sultans que maintenant.

On arrive, en effet, à cette réalité qu'actuellement les catholiques latins, qui avaient une reconnaissance officielle sous le régime des Capitulations au temps de l'Empire ottoman, n'ont plus aucun droit comme groupe religieux. La cathédrale latine Saint-Esprit n'a pas de titre de propriété et l'évêque latin d'Istanbul, Mgr Pelatre, est déclaré comme secrétaire de la Nonciature. Le Nonce apostolique lui-même ne peut intervenir dans les affaires religieuses puisqu'il est reconnu simplement comme " l'ambassadeur du Vatican " selon le titre officiel qu'on lui donne depuis 1960, date des relations diplomatiques entre le Gouvernement turc et le Saint-Siège. L'administration turque accepte, cependant, l'état de fait pour les églises et les institutions religieuses ouvertes avant 1923, mais elles doivent rester dans l'état où elles se trouvaient à cette époque.

Père Yves Danjou

La suite de cet article (Histoire des Eglises en Turquie) sera publiée dans le n° 10 du journal.



GUEURÉMÉ : LES ÉGLISES A COLONNES

(Plans et coupes suivant l'axe.)

Échelle : $\frac{1}{100}$

Planche
G. de JERPHANION

C. ASPECTS DE LA RELATION ENTRE ESPACE LITURGIQUE ET ESPACE PEINT EN CAPPADOCE. LA KARANLIK KILISE

Extraits de la conférence prononcée par Mme Catherine Jolivet-Lévy le 7 décembre 2003.[1]

« Le propos de cette brève étude est de montrer, à travers l'analyse d'un exemple précis, la complexité de l'interaction entre architecture, liturgie et décor peint à Byzance. J'ai choisi d'aborder ce thème à propos d'une église rupestre de Göreme (Cappadoce), Karanlik kilise ("l'église sombre"), dont la datation, bien que controversée, peut être placée aux environs du milieu du XI° siècle.

« L'église, qui se rattache à un complexe monastique - le plus important du cirque de Göreme - suit le type habituel à Byzance à partir du IX° siècle de la croix grecque inscrite à coupole centrale, avec sanctuaire tripartite à l'est et narthex à l'ouest. Variation sur un thème connu, l'architecture présente des particularités qui ne sont pas sans incidence sur le décor peint et dont certaines concernent directement notre problématique. Nos remarques concerneront l'élévation, le sanctuaire et le narthex.

« Par rapport aux églises médiobyzantines "classiques", Karanlik kilise frappe d'abord par la faible élévation de sa coupole centrale, qui est vraisemblablement liée au caractère rupestre de l'architecture, ne permettant pas d'utiliser le tambour pour ménager des ouvertures laissant pénétrer la lumière. (...) L'abside demeure, en conséquence, le point focal du programme décoratif. L'importance du sanctuaire, lieu de la célébration eucharistique, est également rehaussée par le traitement spatial de la partie orientale de l'église. (...) L'asymétrie introduite dans l'élévation du naos n'est donc pas une conséquence de la technique (l'excavation) qui permet ou entraîne souvent des irrégularités dans la forme des églises; elle est intentionnelle et indique une volonté de valoriser le sanctuaire (à cause de son importance liturgique), en introduisant une hiérarchie dans la conception de l'espace ; elle est aussi l'indice d'une collaboration possible entre architecte et concepteur du décor.

« Le sanctuaire, tripartite, est asymétrique : l'absidiole nord ouvre sur le naos par un arc légèrement plus large et plus élevé que l'absidiole sud et elle communique avec l'abside centrale par un passage ; l'absidiole sud, un peu plus basse, est indépendante. En revanche, les trois absides, au plan en demi-cercle outrepassé, traditionnel dans la région, possèdent un autel accolé à la paroi. (...) L'organisation du sanctuaire et ses aménagements liturgiques posent le problème de la fonction des absidioles latérales, espaces qui ne semblent pas répondre à une

[1] Le texte complet de cette conférence est disponible à la Bibliothèque de l'Association.
Mme Jolivet-Lévy a publié *la Cappadoce médiévale*, éditions Zodiaque.

fonction liturgique précise, exclusive et stable, mais plutôt à des sanctuaires secondaires, aux fonctions potentielles diverses », par exemple la préparation du pain et du vin, ou des célébrations ou offices particuliers, peut-être funéraires et commémoratifs.

« Le narthex, rectangle irrégulier, voûté en berceau, transversal à l'église, présente quelques particularités. Son orientation anormale, désaxée par rapport au naos (orienté au nord-est), est une conséquence du fait rupestre : le narthex suit l'obliquité du rocher, alors que l'orientation a été rectifiée au niveau du naos.» Le narthex est prolongé au sud par une chambre funéraire carrée, qui abrite deux tombes d'adultes creusées dans le sol et une tombe d'enfant. Cet usage du narthex comme lieu d'inhumation est fréquent, avec souvent, comme ici, les tombes de fondateurs placées au sud.

L'architecture de Karanlik présente donc des caractéristiques locales et d'autres liées au fait rupestre, mais l'ensemble (plan en croix grecque inscrite, sanctuaire tripartite avec communication entre abside nord et abside centrale, le narthex et son prolongement funéraire au sud) est conforme « aux traditions de l'architecture médiobyzantine à Constantinople et dans le reste de l'Empire. En ce qui concerne la relation architecture/liturgie, l'organisation de l'espace et les dispositifs liturgiques éclairent la/les fonctions(s) des annexes du sanctuaire. (...) La prise en compte du décor peint va nous permettre de préciser davantage.»

« Comme on l'a vu, l'abside centrale demeure le point focal du décor et ce malgré le plan centralisé de l'église : l'axe ouest-est est privilégié et le Christ, de type Pantocrator[2], déjà représenté dans les deux coupoles, est figuré aussi au centre de la conque de l'abside, là où dans les programmes iconographiques classiques prend généralement place la Mère de Dieu. Il est le centre d'une Déisis[3], thème absidal courant en Cappadoce surtout au XI° siècle, dont la seule particularité est la présence de deux donateurs, un prêtre, Nicéphore, et un laïc, Bassianos, placés sous la protection de la Vierge et de Jean Baptiste.» Sous la Déisis, les saints évêques indiquent le caractère sacré des rites accomplis dans l'abside.

Dans l'abside nord, la Théotokos[4] est figurée en buste, le visage incliné vers l'Enfant qu'elle porte sur le bras gauche. Image de l'Incarnation, la Vierge occupe généralement à Byzance l'abside principale, mais sa place dans l'abside nord est également fréquente. Ici, l'image de la Théotokos n'est pas représentée dans le plan médian, mais légèrement décentrée vers le côté nord, ce qui lui assure une meilleure visibilité depuis le centre du naos et l'abside centrale. Le décor est complété par Saint Blaise, évêque de Sébaste, assez souvent représenté en Cappadoce, ce qui confirme la fonction liturgique de l'espace.

---

[2] Christ représenté dans sa puissance.

[3] Composition réunissant le Christ, la Vierge et saint Jean-Baptiste.

[4] Mère de Dieu.

(1) voir plan de situation page 19

« L'environnement iconographique de l'absidiole nord contribue à l'exaltation de la Théotokos et de l'Incarnation.» On trouve au-dessus de la Vierge les évangélistes Luc et Matthieu, emplacement insolite et association peu habituelle qui suggèrent une intention particulière liée à leur témoignage sur l'Incarnation. Les scènes voisines se rattachent à la même thématique : Voyage à Bethléem, Nativité, Adoration des Mages.

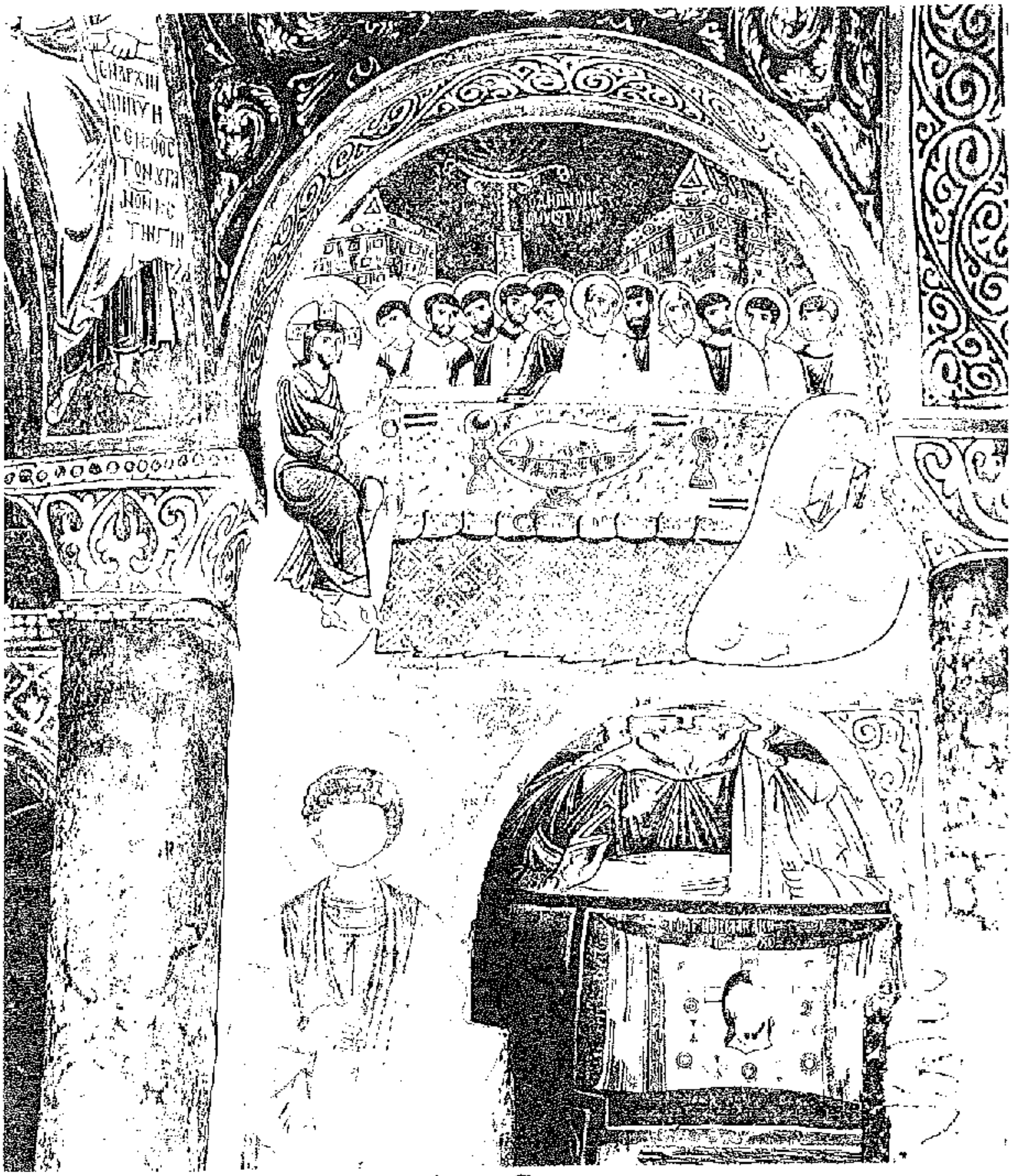
« Le décor de l'abside sud est plus original, associant la représentation d'Abraham dans une conque à celle du Mandylion[5] sur la paroi, deux images chargées d'un large éventail de significations », tout d'abord une connotation eucharistique, qui s'accorde avec la représentation de la Cène dans le tympan oriental et également l'idée d'Abraham fondateur de la généalogie de Jésus, l'image d'Abraham faisant ici pendant à celle de la Théotokos portant l'Enfant dans l'abside nord. « Le dimanche précédant Noël, consacré à la mémoire des ancêtres du Christ, sont lues, outre la péricope[6] de Matthieu sur la généalogie du Christ (Mt 1, 1-25), les homélies de Jean Chrysostome et de Grégoire de Nice sur Abraham. Ainsi les figures des deux absidioles, complémentaires, sont-elles unies par un lien à la fois typologique et liturgique. Mais l'image d'Abraham a aussi une connotation eschatologique : elle évoque le "sein d'Abraham", le Paradis où les défunts souhaitent être reçus. (...) L'environnement iconographique de l'absidiole, qui met l'accent sur les thèmes de la mort, de la résurrection et du salut, conforte cette interprétation.» On trouve les Trois Hébreux dans la fournaise, « image référence du salut pour tout fidèle. Au-dessus se trouve l'Anastasis[7], qui montre le triomphe du Christ sur la mort et lui associe la rédemption de l'humanité. Tous les sujets peints au registre supérieur de cette paroi sud du naos sont d'ailleurs thématiquement liés, comme l'étaient, autour du thème de l'Incarnation, ceux du mur nord.» : Crucifixion, visite des Myrophores[8] au sépulcre, résurrection de Lazare. « L'analyse du programme iconographique de cette partie de l'église suggère que l'une de ses fonctions était de servir de cadre à des offices funéraires et commémoratifs pour les défunts.»

« Le décor de l'absidiole est complété, juste au-dessous d'Abraham et au-dessus de l'autel, par une représentation du Mandylion. Cette célèbre relique, portrait achéiropoïète[9] du Christ sur un linge, constituait une preuve tangible de l'Incarnation », mais, associée ici à l'autel, elle est également « chargée d'un sens sacrificiel : elle représente le Logos incarné, en tant que victime du sacrifice eucharistique.»

---

[5] Un voile, un petit linge, une serviette.
[6] Passage de l'Écriture sainte lu à l'office liturgique.
[7] Descente du Christ aux limbes et évocation de sa Résurrection.
[8] Saintes femmes portant les aromates et les parfums.
[9] Non fait de main d'homme.

-Abside "sud"-



⑩ La Cène (Judas tend la main vers le plat)

S^t Pierre

⑧ Abraham (conque) et

⑨ Le Mandylion

Panteleimon

-Abside centrale- Déisis ②

« Visuellement associés, Abraham et le Mandylion sont donc complémentaires. La fonction liturgique de l'absidiole est d'ailleurs confirmée par la représentation de saints évêques.» La répartition des saints prélats dans les trois absides souligne l'unité que constitue l'ensemble du sanctuaire tripartite, cette fonction d'unification de l'espace étant également assumée par le regroupement à l'entrée du sanctuaire des saints médecins.

« Qu'apporte l'examen des peintures au problème de la fonction des annexes du sanctuaire ? On trouve à Karanlik kilise des images liées aux thèmes habituels dans la zone du sanctuaire : Incarnation, sacrifice, intercession. (...) A la complémentarité entre le décor de l'abside nord et celui de l'abside sud, dont les images - la Théotokos avec le Christ enfant, Abraham et le Mandylion - constituent une véritable proclamation de l'Incarnation, s'ajoute une série de correspondances unissant les sujets représentés dans les différentes parties de l'église (sanctuaire, naos, narthex), en exaltant le sens et assurant en même temps l'unité du décor décoratif.»

Le décor d'une partie du naos, le compartiment d'angle nord-ouest, montre comment les peintures peuvent participer à la structuration de l'espace ; au lieu de saints, on trouve ici des figures liturgiques : des diacres, un prêtre et un évêque. « Le choix de ces figures suggère d'emblée une fonction spécifique pour cet espace, et le Baptême du Christ, peint dans le tympan occidental, en fournit l'explication. La scène s'intègre parfaitement au programme iconographique de la partie ouest du naos : près d'une autre Théophanie[10], à laquelle elle est souvent associée, la Transfiguration, elle fait pendant à la Résurrection de Lazare (peinte au fond du compartiment d'angle sud-ouest), parallélisme qui traduit le sens du Baptême comme mort et résurrection. Mais le Baptême était aussi, selon toute vraisemblance, chargé d'une autre valeur, liturgique cette fois, liée à la fonction de ce compartiment d'angle, qui pouvait abriter une cuve mobile, servant à la cérémonie du baptême et/ou de la bénédiction des eaux, rite renouvelant les effets du baptême.»

« Espace secondaire et périphérique, le narthex peut accueillir une grande diversité de sujets, qui ne sont pas spécifiques du décor de cette partie de l'église..., ces sujets peuvent être mis en relation avec les différentes utilisations du narthex... A Karanlik kilise, le décor semble se rattacher de façon plus ou moins directe à la fonction funéraire du narthex, que prolonge au sud la chambre funéraire des fondateurs, mais il constituait aussi un cadre approprié à d'autres usages liturgiques se déroulant dans cette partie de l'église.» Les sujets principaux sont l'Ascension et la Bénédiction des apôtres par le Christ ressuscité, et le lien étroit entre ces deux épisodes est souligné par la liturgie, qui les inscrit dans le même contexte résurrectionnel. A Karanlik, ces scènes s'inscrivent dans la continuité des images se rapportant au thème de la

[10] Révélation de Dieu.

Résurrection. Rappelons aussi que le narthex abrite plusieurs offices de la Semaine Sainte.

L'Ascension, qui annonce le retour glorieux du Christ à la fin des temps et donc la déification de l'homme, qui entrera au ciel, près de Dieu, dans l'Eternité, est un thème bien approprié dans un contexte funéraire. L'Annonciation, peinte de part et d'autre de la porte menant au naos, complète le message de l'Ascension et sa place est liée à sa fonction d'image de passage marquant le début de l'oeuvre du salut. « Encadrant la porte, l'Annonciation rappelle au fidèle qui la franchit qu'il pénètre dans le Royaume de Dieu (fondé par l'Incarnation) dont l'Eglise est l'image sur terre.»

« Le sens de la Bénédiction des apôtres, peinte sur le versant ouest de la façade du narthex et étroitement associée à l'Ascension, est précisé par les inscriptions qui servent de légende à la scène » et dont la première est : "Paix avec vous".

« Sous la Bénédiction des apôtres, est enfin représentée à grande échelle et bien en vue, déployée sur presque tout le mur ouest, l'Hospitalité d'Abraham. Le patriarche est à gauche de la composition, à l'extrémité sud du narthex, faisant ainsi écho à son image en buste, dans la conque de l'absidiole sud. Episode vétérotestamentaire, la Philoxénie[11] a fait l'objet d'une exégèse particulièrement riche : son environnement iconographique à Karanlik kilise et les pratiques liturgiques auxquelles le narthex servait de cadre permettent d'en proposer plusieurs interprétations. Associée - spatialement et typologiquement - à la scène peinte en face, l'Annonciation, la Philoxénie en est l'antétype : à Sara est annoncée la naissance d'Isaac, grâce à l'intervention divine, qui fonde la descendance d'Abraham, ancêtre du Christ. L'iconographie (trois figures identiques, pourvues du nimbe crucifère) et l'inscription - "la Sainte Trinité" - soulignent, à Karanlik kilise, la signification trinitaire de la scène.» La fête de la Trinité est célébrée le dimanche de la Pentecôte, la veille étant consacrée à la commémoraison des défunts, qui a généralement lieu dans le narthex. Enfin, le thème du repas, qu'évoque l'Hospitalité d'Abraham, peut être mis en relation avec diverses pratiques ayant lieu dans le narthex, par exemple la bénédiction des colybes, petits gâteaux distribués lors d'offices commémoratifs pour les défunts, ou des collations prises en certains cas dans le narthex. On dispose ainsi d'un faisceau d'indices « pour l'interprétation de la scène, la présence des tombes des fondateurs ayant probablement joué un rôle décisif dans le choix du thème.»

Le programme iconographique de Karanlik kilise, analysé en relation avec l'espace architectural et avec les diverses pratiques liturgiques que les images enveloppaient, se prête donc à des interprétations multiples. Nulle part le lien entre décor, espace et fonction n'est

[11] Pratique de l'hospitalité.

apparu exclusif ni contraignant, preuve de la grande flexibilité des programmes iconographiques byzantins. On constate aussi des correspondances, qui ne sauraient être fortuites, entre les sujets peints dans différentes parties de l'église : chacun des espaces envisagés - sanctuaire, compartiment nord-ouest et narthex - forme une unité cohérente, qui a sa signification propre, mais fait en même temps partie d'un ensemble plus important, d'un système décoratif, lui aussi cohérent, et participe à sa signification. L'église se révèle ainsi comme un lieu d'images complexe et structuré, « dans lequel les images se nouent entre elles, se fondent avec le lieu et participent à sa fonction.»

Extraits par M. V.-Z.

(14)
Transfiguration

D. NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

VOYAGE EN CAPPADOCE DU 8 AU 20 MAI 2004

Il sera accompagné par le Père Noël Brosseau. Onze personnes sont inscrites. Faites connaître ce voyage autour de vous. Ce voyage existe depuis 1976 et il est l'un des rares à approfondir la Cappadoce. Le pays s'ouvre de plus en plus au tourisme avec ses avantages et ses inconvénients. Une nouvelle grande route relie la Cappadoce à Kayzeri (aéroport).

Renseignements pratiques et Inscriptions concernant le voyage :
01 42 94 05 03 diler@club-internet.fr

NOS PROJETS DE SAUVEGARDE

Début avril 2004, une petite délégation de notre Association se rend à Istambul pour rencontrer divers intervenants.

Notre architecte, le docteur Ağar Yilmaz, professeur à la Mimarlik Fakültesi d'Istambul, et ses étudiants ont coopéré l'été dernier à l'intéressant relevé de la Kizil Kilise de Güzelyurt. Ce document fait partie de notre dossier de sauvegarde. Nous l'avons présenté au bureau de Paris de la fondation américaine *World Monuments Fund* à l'initiative de Mme Nicole Thierry. Le docteur G. Palumbo s'est montré intéressé et l'a donc transmis à son bureau de New-York. Cette fondation n'intervenant que pour moitié du devis (200.000 €), nous avons contacté deux importantes sociétés françaises investissant en Turquie.

Notre délégation prendra également contact avec l'I.F.E.A. (Institut Français d'Etudes Anatoliennes) puis, à Ankara, avec les services culturels de l'ambassade de France. D'autres rencontres sont prévues.

Les engagements sur de tels programmes sont longs à obtenir, même avec des contacts positifs. Plusieurs monuments font déjà l'objet de telles interventions en Turquie.

PUBLICATIONS

Deux articles rédigés par l'Association viennent de paraître presque simultanément en ce début d'année 2004.

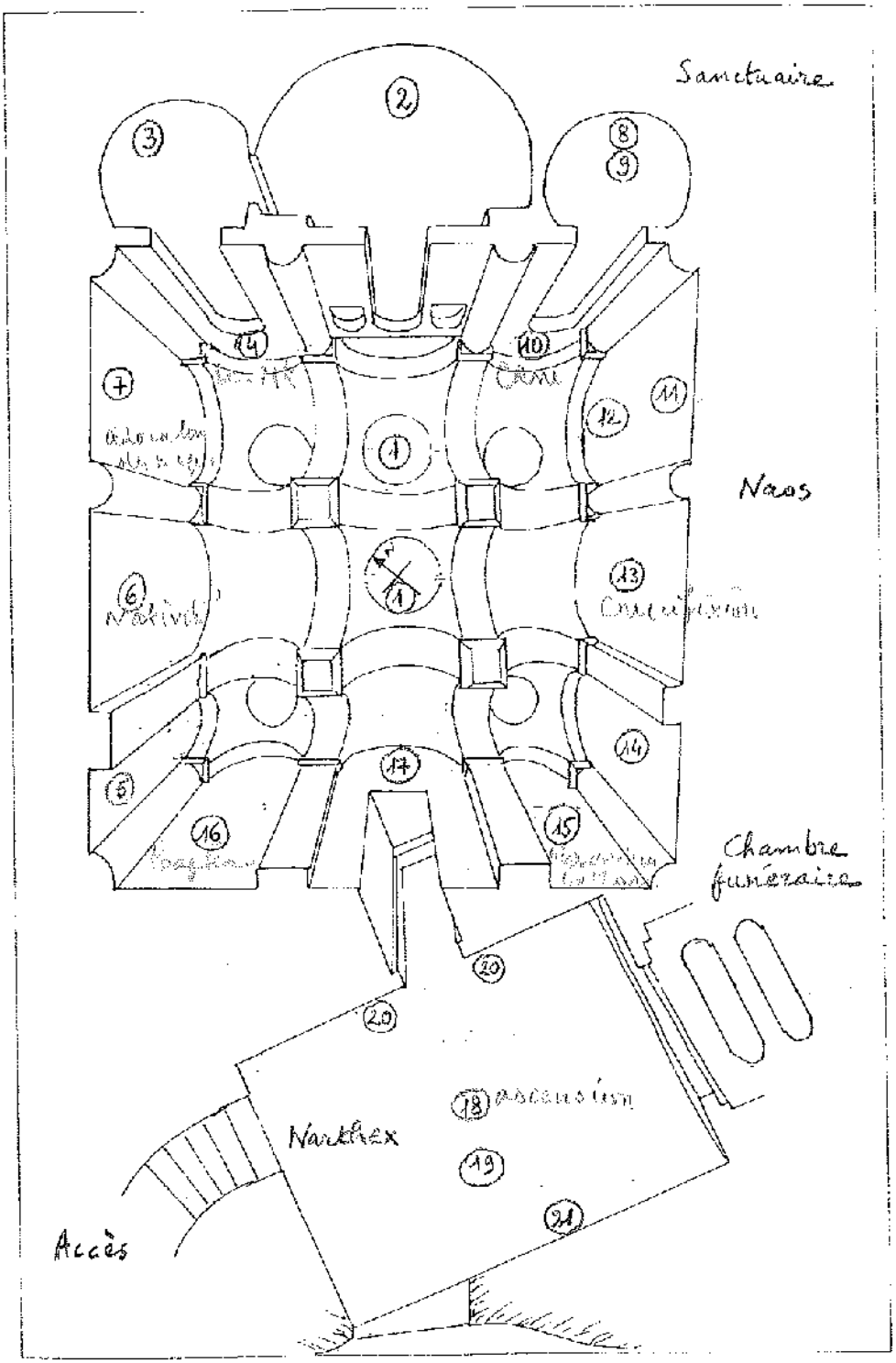
Un article sur la localisation du tombeau romain relevé par Charles Texier au XIXème siècle (voir notre journal n° 5) à Kavac est paru en langues turque et française dans une revue archéologique d'Istambul.

Un article rédigé par le Père Raoul Blanchard et Pierre Couprie *le Réfectoire de Geyikli Kilise à Soangli (Cappadoce), Essai d'interprétation* est paru dans le n° 50 des Cahiers archéologiques (éditions Picard 2002). Nous avons estimé qu'il était intéressant de le diffuser à tous nos sociétaires, d'autant qu'il s'agit d'un travail d'équipe, tel que le concevait le Père Blanchard. Le voici ci-dessous in extenso en deuxième partie de ce journal

SITE INTERNET

Le site de l'Association est en cours de montage.

JOURNAL : Le n° 10 paraîtra vers octobre-novembre 2004.



KARANLIK kilise, (Göreme) schéma partiel du programme iconographique

Le réfectoire de Geyikli Kilise à Soğanlı (Cappadoce) : essai d'interprétation

par le R. P. Raoul Blanchard et Pierre Couprie

Au printemps de 1995, Hasan Hüseyin Cebeci[1], gardien du site de Soğanlı, réussissait à pénétrer dans un trou qui s'était ouvert depuis peu, à une dizaine de mètres de l'entrée de l'église à deux nefs de Geyikli kilise[2]. Au bout de sa progression, le plafond d'une salle lui apparaît, décoré d'un bandeau circulaire en relief. La municipalité, en accord avec le musée de Kayseri, entreprend alors de faire déblayer la pièce. Sur place à la mi-mai, nous sommes parmi les premiers à découvrir l'étonnant décor de ce que l'on peut immédiatement identifier comme un réfectoire. Seule une différence dans la coloration des parois montre encore aujourd'hui jusqu'où s'élevaient les remblais, quelques rares plaques de sédiments demeurant néanmoins toujours collées aux parois[3].

Ce réfectoire est formé d'une salle assez longue, grossièrement rectangulaire, orientée sud-sud-est, de 9 mètres de long sur 4 de large, pourvue, à gauche de l'entrée, d'une longue table réservée dans la roche (fig. 1). Le passage de circulation autour de la table a été creusé au-dessous du niveau du sol, de telle sorte que les deux bancs qui bordent la table se trouvent au niveau même du sol de la pièce (fig. 2). Un petit rebord, formant dossier, sépare le banc médian du reste de la salle sur une grande partie de sa longueur ; au voisinage de l'entrée, toutefois, ce rebord se réduit à une simple moulure. Le second banc, adossé à la paroi est, est surmonté d'un décor formé de dix-huit petites arcatures semblables, elles-mêmes surplombées par une composition

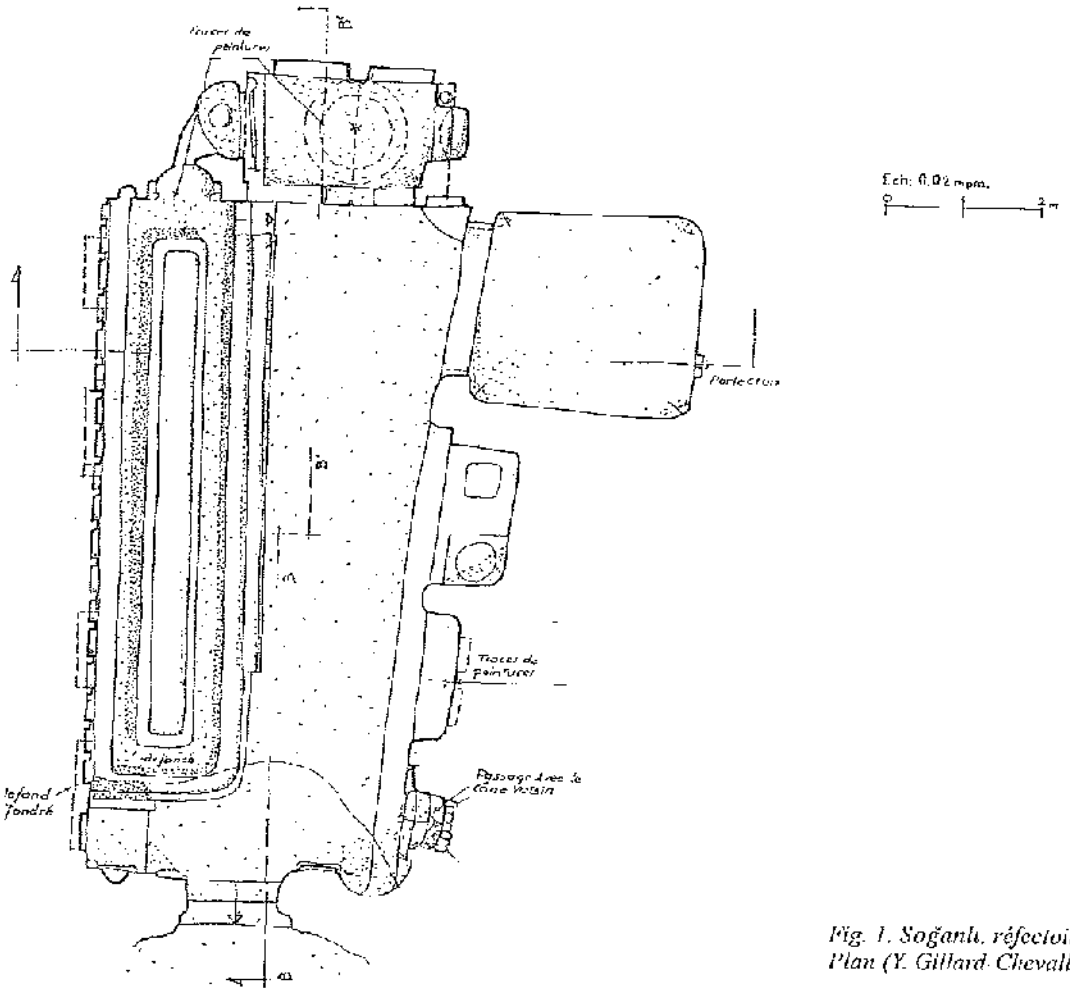


Fig. 1. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. Plan (Y. Gillard-Chevallier).

Cahiers Archéologiques - n°50 - PICARD 2002-2004

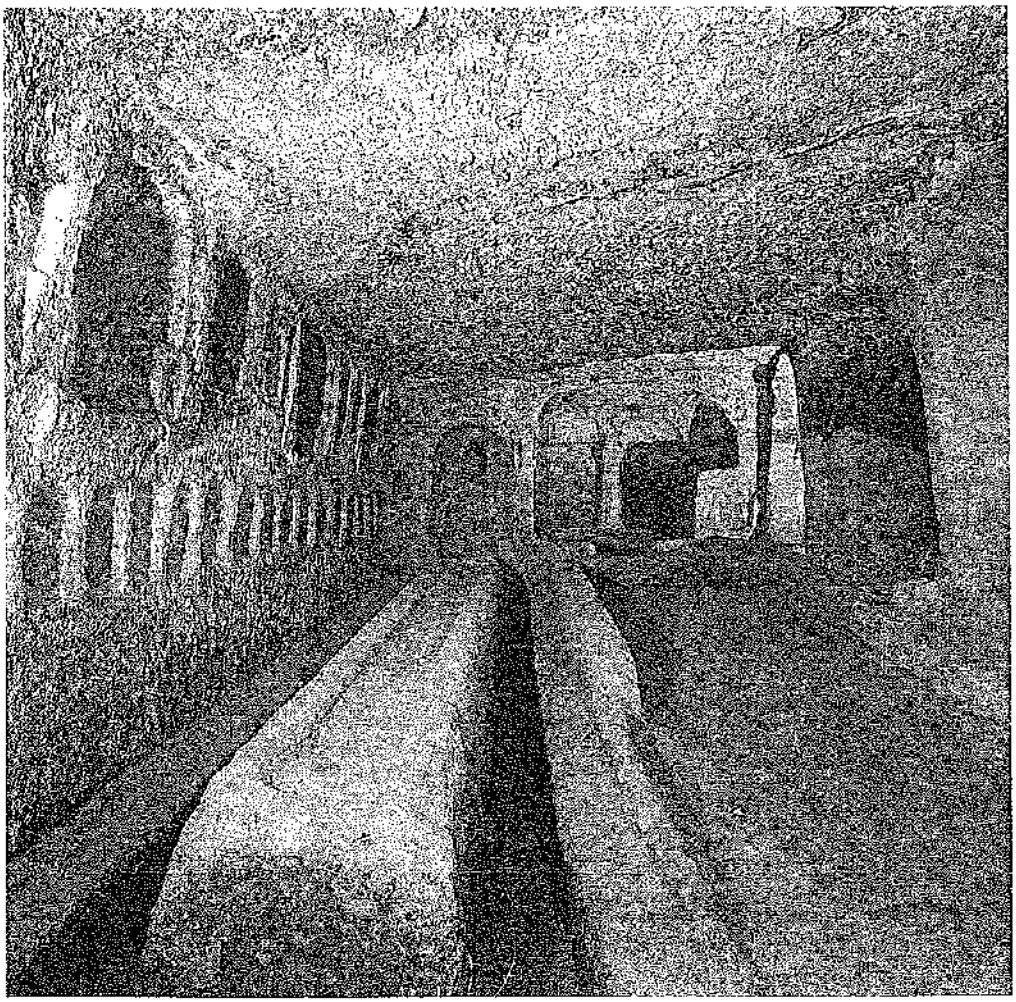


Fig. 2. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. Vue d'ensemble.

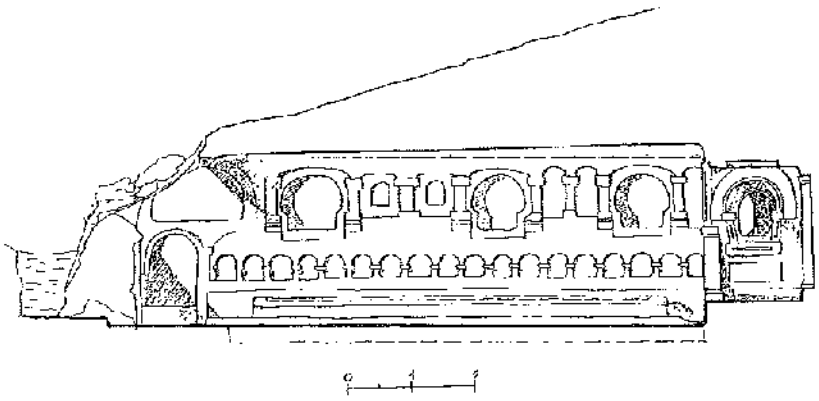


Fig. 3. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. Coupe BB', paroi est (relevé de Y. Gillard-Chevallier).

élégante de grandes et de moyennes arcatures (fig. 3). En bout de table, dans la paroi sud, le siège de l'higoumène, creusé à l'intérieur d'une sorte de niche, montre des accoudoirs et un haut dossier mouluré sommé, de chaque côté, d'une boule. Au-dessus, très haut dans la niche, débouche un conduit en forme de tunnel. Toute la partie droite de la pièce est vide : cette zone était donc propre au déplacement des moines. Un banc jalonne cependant la paroi ouest.

Au fond de ce réfectoire, à droite du siège de l'higoumène, on remarque un grand volume creusé, singulier, conçu comme une petite salle annexe, de forme rectangulaire, mesurant un peu plus de 2 m de long sur 1,5 m de large environ et toute entière ouverte sur le réfectoire (fig. 1 et 4). Au plafond, se trouve le bandeau circulaire en relief qui avait attiré l'attention des découvreurs (fig. 5 et 6). À l'intérieur, à droite, une niche est creusée en forme de siège. Ce dernier est de hauteur, de

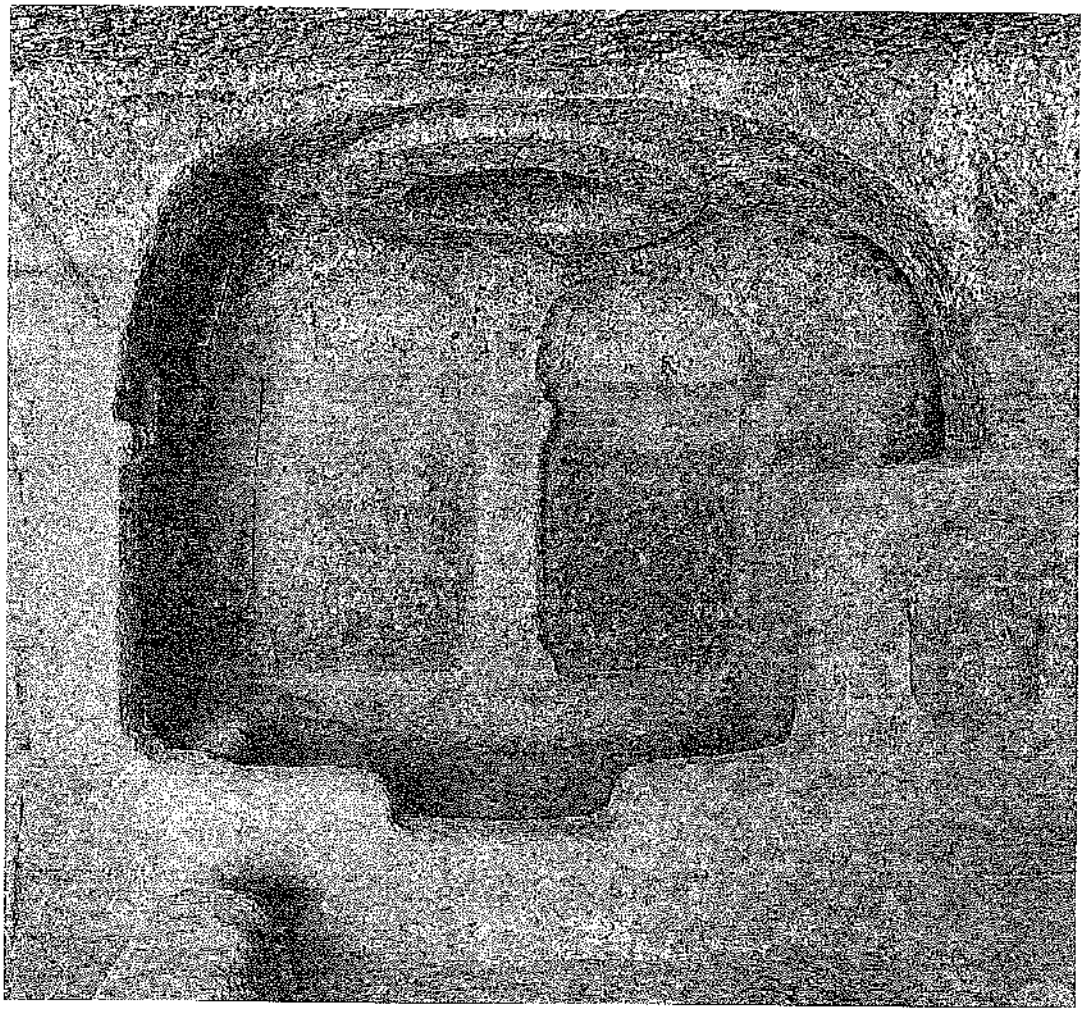


Fig. 4. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. La petite salle annexe du réfectoire.

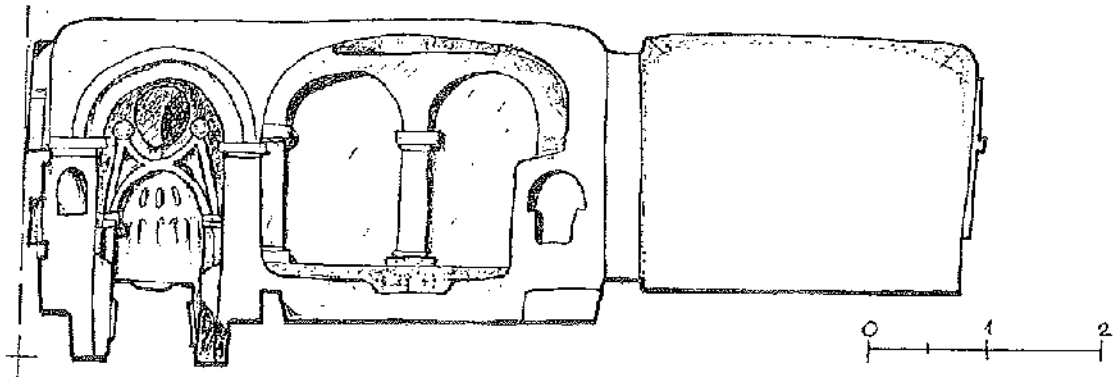


Fig. 5. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. Coupe AA', paroi sud (relevé de Y. Gillard-Chevallier).

largeur et de profondeur inhabituelles et son décor, très sobre, contraste avec celui plus élaboré de l'higoumène. En face de ce siège, une seconde niche, affectant la forme d'une absidiole, dans laquelle débouche le conduit en tunnel noté au-dessus du siège de l'higoumène, est à son tour creusée en hauteur (fig. 6) et son décor reprend les mêmes éléments que ceux du siège de l'higoumène (fig. 7). Sous cette dernière niche, haut placée, une moulure dessine sur la paroi un cadre rectangulaire, tandis qu'au-dessous apparaît encore un petit banc réservé en pied. Enfin, deux grandes arcades animent la paroi du fond de la petite salle annexe.

La qualité de cette architecture, en particulier l'abaissement du niveau de la table qui enlève à cet élément central du réfectoire sa position dominante habituelle, implique probablement une fonction plus large que celle du seul repas. Le soin apporté au décor, le galbe des dossiers et celui des sièges, manifestent également

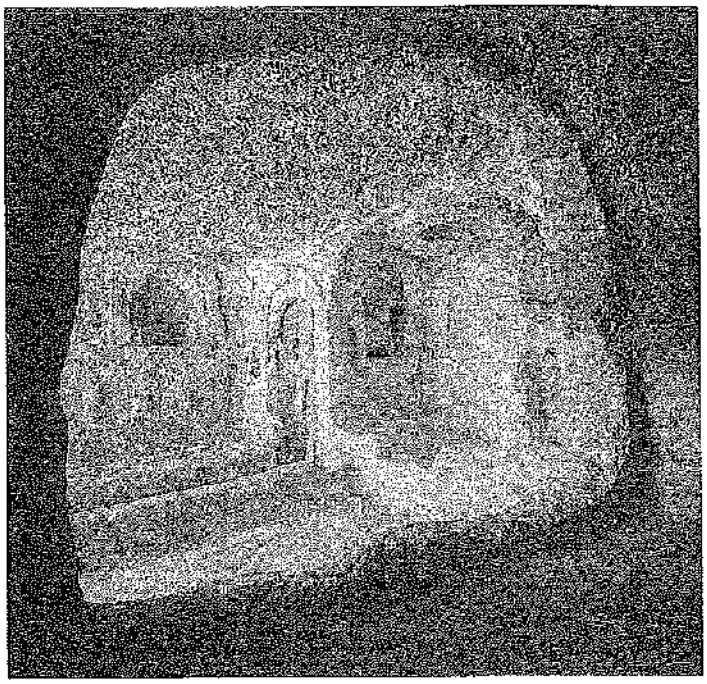


Fig. 6. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. La niche en forme d'absidiole de l'espace annexe du réfectoire.

Fig. 7. Soğanlı, réfectoire de Geyikli. L'annexe du réfectoire et, à gauche, le siège de l'higoumène.

l'œuvre d'un artiste confirmé. Reste à trouver le rôle de cette petite salle annexe singulière. S'agissait-il d'un lieu éventuellement réservé à l'usage d'un seigneur ou d'un évêque invité ? L'hypothèse semble devoir être rejetée : non seulement le siège qui y est aménagé ne correspond pas à des normes humaines, mais il est difficile, en outre, d'admettre qu'un invité de marque soit resté seul, loin des moines, et hors de la vue directe de l'higoumène.

* *
*

Aujourd'hui encore, dans les communautés orthodoxes, le réfectoire définit le cadre architectural du repas des moines. Cependant, tout hôte d'un monastère sait que le réfectoire monastique est le lieu du repas mais aussi un lieu de prière, l'un et l'autre liés : une seconde réalité encadre donc le repas des moines : la liturgie de la Table. Ordinairement, les moines se rendent de l'église au réfectoire en procession, tout en chantant des psaumes. Tout se déroule ensuite suivant les modalités consignées dans les rituels ou *horologia*, constamment mis à jour pour les besoins du culte[4]. Aux prières à dire aux différentes étapes du repas s'ajoute, à la fin du repas, une célébration particulière : il s'agit de l'élévation et de la manducation d'un morceau de pain en l'honneur de la Vierge, pour lui demander aide et secours. E. Mercenier et N. Egender ont recueilli les

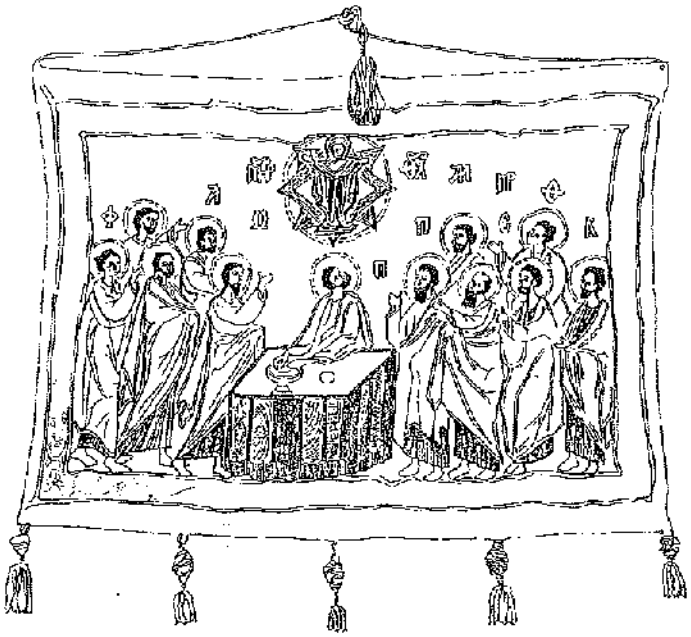


Fig. 8. Putna, trésor du monastère. Broderie (relevé de S. Rimbert).

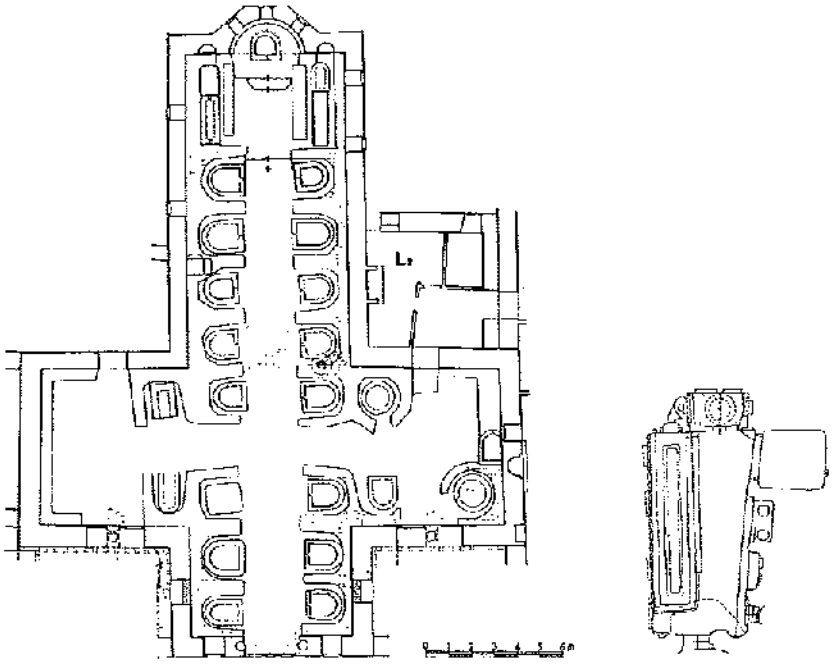


Fig. 9. Lavra d'Athos et Geyikli. Plans comparés des deux trapéza.

prières qui accompagnent ce rite et y ont ajouté un récit apocryphe qui se présente, à cet égard, comme fondateur, relatif à la Dormition et à l'Assomption de la Vierge (*cf.* Annexe n° 1)[5]. Les Apôtres, d'après ce texte, transportés miraculeusement par des nuées, s'étaient réunis auprès de la Vierge à laquelle sa mort prochaine avait été annoncée, l'avaient assistée puis mise au tombeau. Le troisième jour, rassemblés pour le repas, ils avaient élevé au nom du Christ le morceau de pain déposé à la place du Christ laissée libre comme de coutume. Alors, «prodige inouï, celle qui était morte apparut dans les airs, vivante, entourée de la nuée et d'anges lumineux» et les Apôtres, « frappés de stupeur, se mirent à proclamer : « Très sainte Mère de Dieu, viens à notre secours ! ». Ensuite, s'étant rendus à son tombeau, ils avaient constaté que le très saint corps ne s'y trouvait plus.

Dans son livre sur l'Assomption de la Vierge, M. Jugie[6] soulignait, à propos de ce texte, que Syméon de Thessalonique, au XV^e^ siècle, n'en soufflait mot. C'est pourtant le même Syméon qui, à la veille de la prise de sa ville (1430), en un temps de pressantes menaces, écrivait un traité détaillé sur l'élévation de la Panagia[7], en renvoyant aux « temps apostoliques » l'origine du rite et l'on sait que les plus anciennes versions d'un récit relatif à l'assomption de la Vierge remontent probablement au V^e^ siècle[8]. J. J. Yiannias[9], dans une étude sur le rite de l'élévation de la Panagia, reprenant ce texte légendaire, avait étendu son enquête sur l'ori-

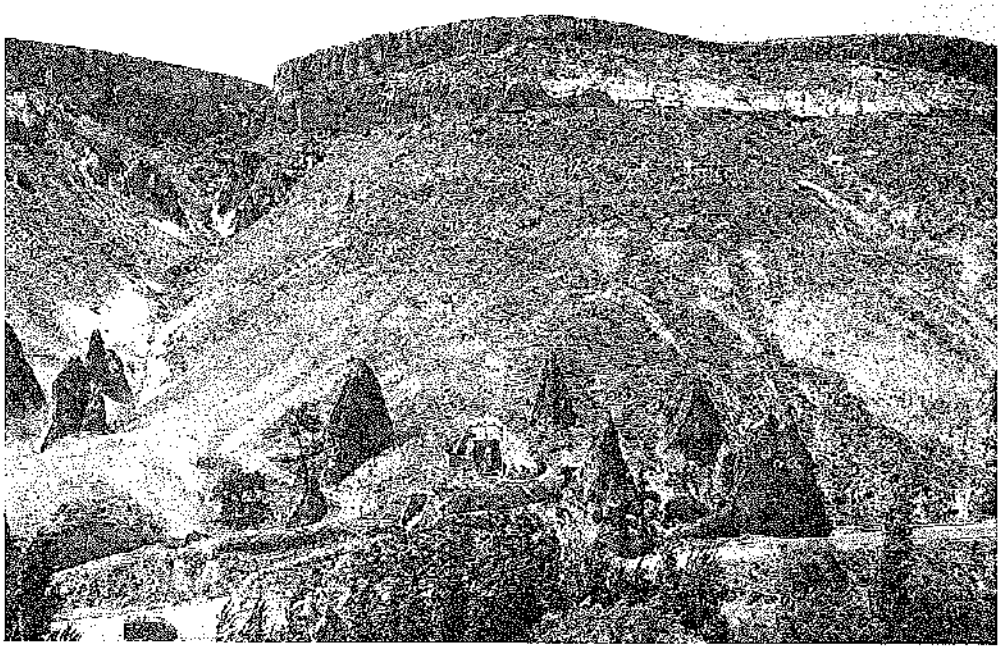


Fig. 10. Soğanlı, Geyikli. Ensemble du monastère.

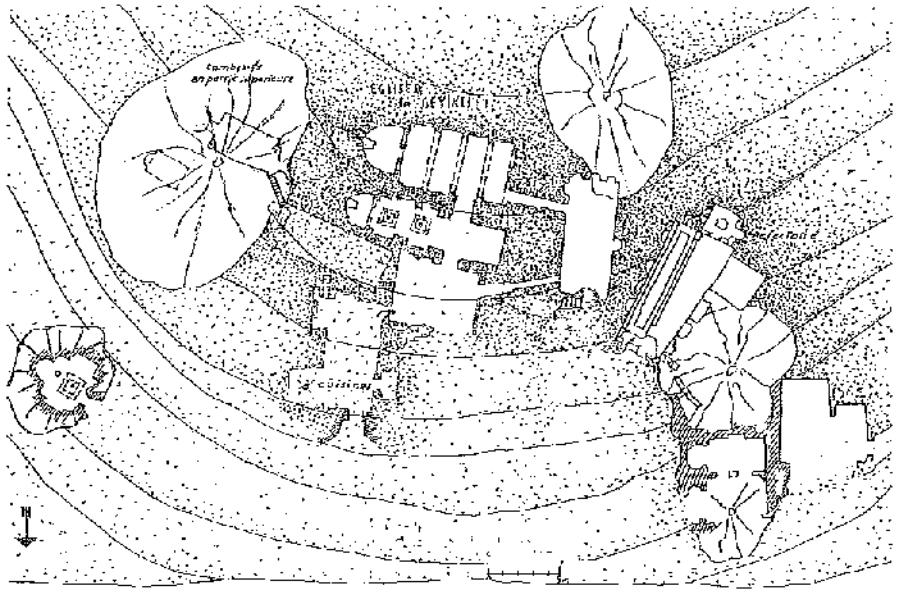


Fig. 11. Soğanlı, Geyikli. Plan du monastère (Y. Gillard-Chevallier).

gine du rite. La trace écrite la plus ancienne qu'il avait pu en retrouver figure dans un manuscrit de la Badisches Landesbibliotek de Karlsruhe (Cod. E.M.6), des environs de 1200[10]. J. J. Yiannias, accessoirement, avait ainsi pu réinterpréter la fonction liturgique de la broderie de Putna, jadis publiée par O. Tafrali et datée par lui du XV[e] siècle[11], comme celle d'un voile destiné à recouvrir le pain préparé en vue de l'élévation de la Panagia : la broderie représente, en effet, le repas des apôtres au moment de l'apparition de la Vierge ressuscitée (fig. 8). En liaison avec ce rite, il faut également signaler l'usage liturgique des panagiaria, sortes de petites patènes destinées, précisément, à contenir le pain préparé pour la Panagia, dont les plus anciens exemples paraissent pouvoir remonter aux X[e] ou XI[e] siècle[12]. J. J. Yiannias a aussi précisé les circonstances dans lesquelles ce rite particulier est célébré : repas monastique, repas avant un voyage, repas dans la salle à manger de l'empereur; c'est, dans tous ces cas, une demande pressante qui est adressée à la Trinité et à la Théotokos devant une situation menaçante[13]. Enfin, à propos du repas monastique, J. J. Yiannias[14] cite un προσκυνητάριον rédigé par le moine Makarios Trigones au XVIII[e] siècle, qui décrit minutieusement, pour la Lavra d'Athos, la liturgie du repas, accompagnée de l'élévation de la Panagia : le réfectoire est connu[15] et

Fig. 12. Soğanlı, Geyikli. Plafond de la première nef.

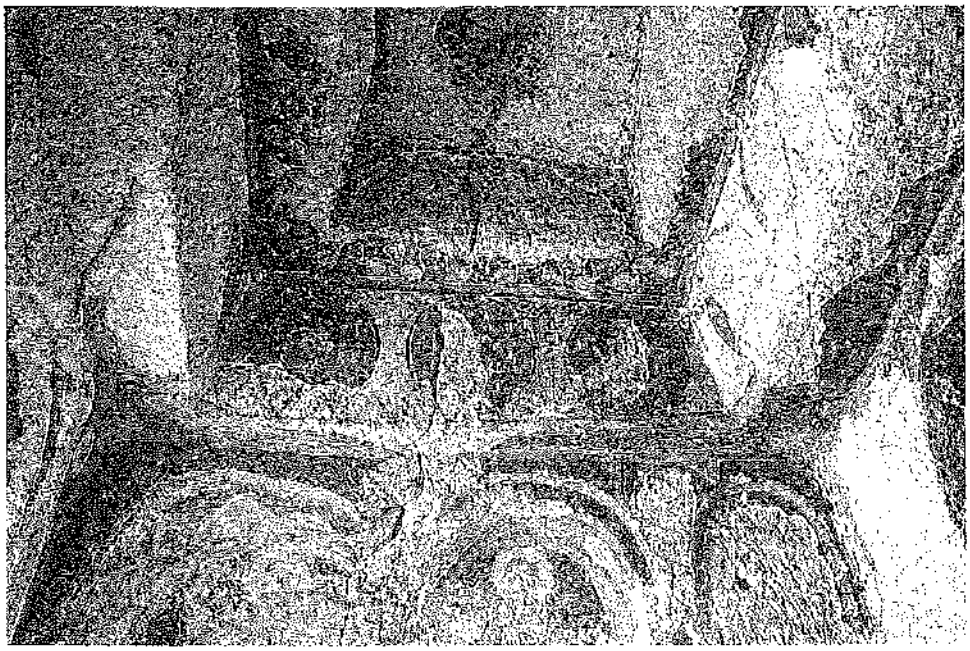


Fig. 13. Soğanlı, Geyikli. Plafond de la chapelle du cône nord-est.

le mouvement de la célébration clairement exposé. C'est un texte de référence, le seul dont nous disposions pour connaître en détail la cérémonie (*cf.* Annexe n° 2).

* *
*

Dans l'hypothèse où l'annexe du réfectoire de Geyikli kilise aurait eu une fonction liturgique déterminée, les dispositions architecturales peuvent-elles être rapprochées de ces textes et du rite qui viennent d'être cités ?

Le récit légendaire parle d'une «place laissée libre», réservée au Christ. Or dans l'annexe du réfectoire on trouve un siège qui, par son décor modeste, appelle coussin et voiles : c'est là que le pain réservé pourrait avoir été déposé avant le repas. Quant à l'élévation proprement dite, elle pourrait avoir pris place sous le bandeau circulaire du plafond : il évoquerait alors le ciel, là où apparaît la Vierge ressuscitée. Le récit légendaire ne mentionne pas le partage du pain, mais il va de soi et la petite absidiole, en face du trône vide, pouvait permettre le fractionnement du pain avant sa distribution aux moines. D'un autre côté, le récit de Makarios Trigones, quoique tardif, s'applique, semble-

9 - 28

Fig. 14. Soğanlı, Geyikli. Seconde nef, vue en direction de Templon.

t-il, sans trop de difficulté au réfectoire de Geyikli kilise, pourtant différent de celui de la Lavra d'Athos (fig. 9), non seulement par le nombre de moines (quatre-vingts à la Lavra contre une vingtaine environ à Geyikli kilise), mais aussi par sa structure et par la disposition des tables (plus de vingt tables de trois à quatre convives à la Lavra, situées autour d'une allée centrale, contre une seule longue table à Geyikli kilise). Les étapes du repas précédant l'élévation de la Panagia (l'entrée processionnelle au réfectoire, le repas proprement dit accompagné par la lecture, avec le temps pour manger et celui pour boire, le repas du lecteur) trouvent sans peine à Geyikli kilise une correspondance avec le cérémonial encore décrit au XVIII[e] siècle par Makarios Trigones à la Lavra. A Geyikli kilise, d'ailleurs, l'interruption du dossier du ban médian que nous remarquions au début de la table, rendait plus aisée une entrée processionnelle. La position du lecteur, au bout de la table, est attestée par la présence d'un siège à cet endroit, en face de l'higoumène.

Dans ces conditions, il est tentant d'imaginer que l'aménagement de l'annexe puisse correspondre à la célébration du rite de l'élévation de la Panagia. Ce dernier, à Geyikli kilise, par la configuration même des lieux, différait sans doute de celui de la Lavra au XVIII[e] siècle dans le détail de son déroulement. À la Lavra, en effet, c'est le chargé du réfectoire (le τραπεζάρης)[16] qui, à la table de l'higoumène, élève la double offrande de la Panagia. Ensuite, chacun des deux pains est partagé entre deux groupes de moines qui parcourent chacun un côté du réfectoire et l'encensement est effectué en même temps de chaque côté. A Geyikli kilise, en revanche, si nous essayons de reconstituer le rite en fonction de la configuration du lieu, l'higoumène devait nécessairement quitter sa place pour voir l'élévation si celle-ci prenait place dans l'annexe. Il est, en effet, peu vraisemblable que l'higoumène se soit contenté d'entendre les invocations rituelles à travers le conduit en tunnel que nous avons signalé au-dessus de sa chaire et n'ait pas assisté à l'élévation. Ce conduit, en réalité, pourrait tout simplement avoir servi à placer un luminaire destiné à éclairer à la fois le siège de l'higoumène et l'annexe, et Syméon de Thessalonique, d'ailleurs, mentionne qu'une lampe peut être placée au-dessus du pain de la Panagia. De plus, un passage particulier aménagé, à côté de son siège, dans le dossier du banc médian des moines, permettait à l'higoumène de quitter sa place sans les déranger pour aller présider la cérémonie. Peut-être élevait-il lui-même le pain, comme c'était le cas pour l'empereur quand le rite était célébré dans la salle à manger impériale[17]. Après l'élévation, le pain devait être déposé sur la tablette de l'absidiole que le conduit en tunnel éclaire un peu. Ensuite, un moine le fractionnait. Les moines, quittant alors la table en cortège, pouvaient passer devant l'annexe pour recevoir leur part de pain, puis, continuant vers la droite, s'arrêter un instant à l'angle pour recevoir le vin de l'higoumène qui devait alors se tenir sur la petite estrade triangulaire aménagée à cet

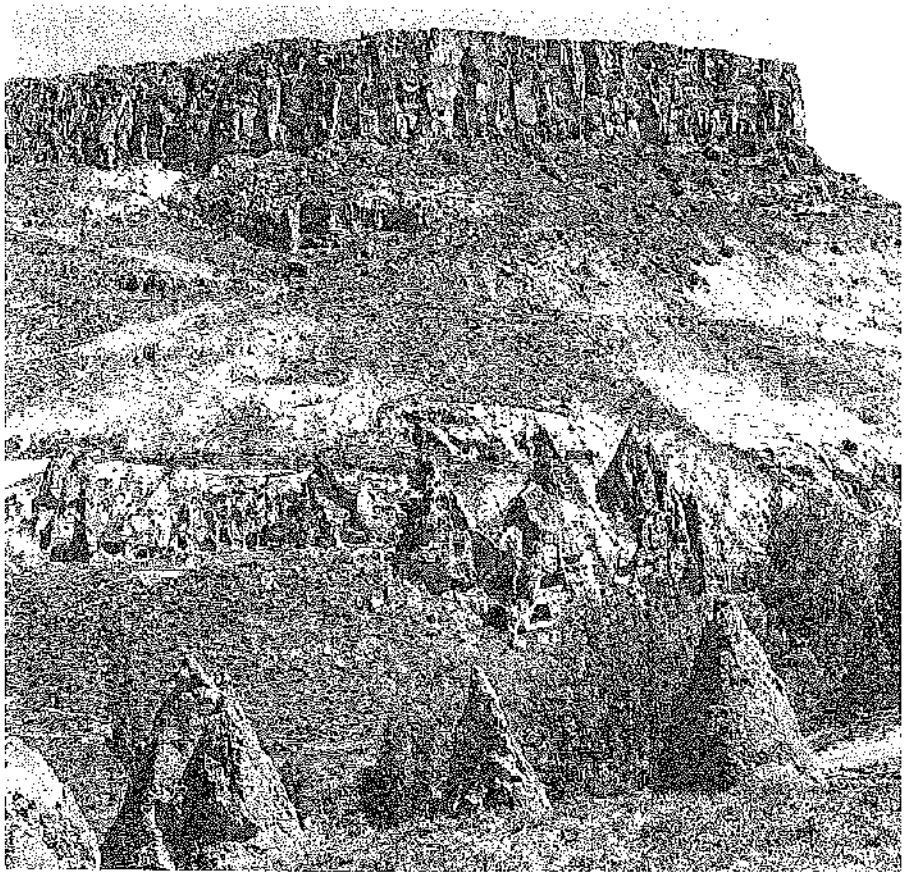


Fig. 15. Soğanlı, le Han.

endroit. La niche, creusée à sa droite dans le chancel de l'annexe, pouvait aisément contenir un flacon de vin. Bien que la distribution du vin ne soit pas attestée à la Lavra, elle est habituelle dans la célébration de ce rite et des *horologia* la mentionnent explicitement[18]. Enfin, la dernière phase de la célébration, la prosternation devant l'icône de la Vierge et le salut à l'higoumène, se conçoit elle aussi sans difficulté dans cet espace. À la Lavra, l'icône est placée sur un meuble destiné à cet effet près de la porte de sortie, l'higoumène se tenant à ses côtés et les moines défilant et saluant. À Geyikli kilise, en revanche, l'icône était sans doute placée au-dessus du petit banc situé sous l'absidiole. Après avoir reçu pain et vin, les moines devaient donc rester dans la salle, le regard tourné vers l'annexe. Ils voyaient l'icône, où elle leur était présentée ; ils se prosternaient, avant de saluer l'higoumène et de sortir.

Le réfectoire de Geyikli kilise, avec cette structure adjointe mais manifestement essentielle que constitue l'annexe, se présente donc, semble-t-il, comme une mise en forme architecturale de l'élévation de la Panagia, même si cette disposition particulière, qui paraît correspondre à la célébration de ce rite de supplication, nous apparaît unique en son genre.

A ce stade, il est peut-être nécessaire de rappeler que le réfectoire de Geyikli kilise faisait partie d'un ensemble monastique creusé sur le site, jadis présenté par Jerphanion[19] sans avoir été depuis vraiment réétudié. Au pied d'un long glacis, quatre cônes délimitent un trapèze au centre duquel se trouve creusée l'église à deux nefs de Geyikli kilise (fig. 10) qui était précédée d'une entrée en partie construite, disposition rare, présente, cependant, une seconde fois à Soğanlı (Canavar kilise) et qui pourrait être la trace d'une reprise d'un site déjà complet (fig. 11). Dans le petit cône nord-est, est creusée une chapelle que Jerphanion avait décrite à part et qu'il avait datée, grâce à ses peintures, de la même époque que le décor de Sainte-Barbe de Soğanlı (1006 ou 1021). Or elle présente le même type de couvrement que la première nef nord de l'église de Geyikli kilise : une pyramide à degrés avec, au centre, une coupole aplatie. La parenté des peintures conservées dans les deux édifices confirme, en outre, leur contemporanéité (fig. 12 et 13). Enfin le *templon* monolithe de la seconde nef, la nef sud (fig. 14)[20] et l'inscription qui porte le nom de Jean Sképidis, protospathaire, dans l'arcosolium aménagé à l'ouest de la nef nord[21] suggèrent, pour leur part une datation vers le milieu du XI^e^ siècle. Par conséquent, le réfectoire peut être attribué à la même époque.

Cette date coïncide avec la présence en ces lieux de la puissante famille des Sképidis qui, dès le milieu du XI^e^ siècle, probablement, dut participer à la défense des frontières à un moment où les incursions des Seldjoukides commençaient à répéter les raids arabes des siècles précédents. Le rite de l'élévation de la Panagia appliqué au réfectoire de Geyikli pourrait fort bien constituer un écho aux menaces qui pesaient alors aux frontières de l'Empire et auxquelles les Sképidis ne pou-

9-26

vaient être indifférents. Par ailleurs l'emprise des Sképidis à Soğanlı ressort des inscriptions jadis relevées par Jerphanion[22] : leur nom figure dans trois églises du site et sept membres de cette famille sont nommés, situation qui ne se retrouve nulle part ailleurs en Cappadoce. Les uns sont désignés par leur titre, d'autres sont présentés comme moine ou moniale. À Karabaş kilise, en outre, une inscription à l'entrée de l'église les désigne comme les mécènes à qui nous devons les remarquables peintures de la nef. Enfin, la chute récente de différents murs qui obstruaient des cavités du Han de Soğanlı, situé juste en face de Geyikli kilise, à une centaine de mètres seulement, a mis en évidence une église[23] et une chapelle funéraire qui contient des traces de peinture. L'église est bien plus petite que ce qui apparaît dans le plan publié par L. Rodley[24] et ses dimensions sont sans rapport avec celle des halls, vastes, nombreux et très bien creusés. Par conséquent, le Han de Soğanlı (fig. 15) ne peut être considéré comme un établissement monastique : il s'agit d'une très grande résidence seigneuriale, parfaitement exposée au midi dans un vallon l'abritant du vent, qui atteste donc la présence d'un puissant seigneur en ces lieux[25]. L'abandon brutal du site, enfin, fut sans doute la conséquence de la défaite de Manzikert (1071).

L'initiative d'Hasan Hüseyin Cebeci, le gardien du site, en 1995, la volonté de la commune de Soğanlı et du musée de Kayseri ont révélé le réfectoire de Geyikli kilise au décor sculpté somptueux. À Karabaşkilise, les Sképidis ont fait appel, pour repeindre une église déjà creusée, à des artistes exceptionnels. Au réfectoire de Geyikli, les sculptures, exceptionnelles elles aussi, suggèrent un creusement contemporain des peintures de Karabaşkilise et probablement à l'initiative des mêmes mécènes, autour de 1060/1061. La petite annexe du réfectoire, dont la couronne paraît symboliser le ciel et le siège hiératique l'attente, semble devoir être mise en rapport avec la célébration du rite de l'élévation de la Panagia. L'hypothèse s'imposait et la reconstitution que nous avons proposée semble la valider puisqu'elle permet de trouver une fonction et un sens aux différents aménagements architecturaux. Cet espace particulier ne se retrouve pas, de nos jours, dans les réfectoires du mont Athos qui célèbrent encore cette liturgie. Elle était, cependant, plus largement pratiquée autrefois et les plus anciens écrits relatifs à ce rite, comme les plus anciennes panagiaria, remontent au moins au XI^e^ siècle. Le réfectoire de Geyikli kilise leur est donc contemporain et constitue probablement un jalon dans l'histoire de cette célébration, en même temps qu'il révèle la singularité d'un espace qui lui est, semble-t-il, entièrement réservé et où elle revêt une véritable mise en forme architecturale. Le mécénat de la famille des Sképidis, intensément présente sur ce site au XI^e^ siècle, est sans doute à l'origine de ce monument exceptionnel qui paraît donner corps à l'instante supplication de la Théotokos.

Notes

1. Ce travail n'aurait pu aboutir sans l'aide d'Ahmet Diler, Didier Boy de la Tour, photographe professionnel, Yves Gillard-Chevallier, architecte D.P.L.G., Colette Bouis, agrégée de lettres (traduction du grec), Sylvie Rimbert, cartographe du CNRS (dessin de la figure n° 8). Que tous soient remerciés. Merci aussi à la communauté monastique de Chevetogne à qui nous devons beaucoup.

2. Sur l'église à deux nef de Geyikli kilise, G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, t. II, 1, Paris, 1936, p. 369-373 ; C. Jolivet-Lévy, *La Cappadoce médiévale, images et spiritualité*, éd. Zodiaque, 2001, p. 75-76 ; pour l'église et le réfectoire, voir N. Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turhout, 2002, p. 77, 209, fiche 45 et pl. 93 et 94.

3. A propos du remblaiement des salles creusées en Cappadoce, dans le cas de Geyikli, disposé sur un glacis et donc soumis à l'apport de tous les ruissellements descendants suivant la pente, il faut penser qu'à l'origine il existait un dispositif destiné à détourner ce flux de matériaux, peut-être semblable au mur qui protège le site du Han, situé à une centaine de mètres en face (*cf. infra*). A partir des traces relevées par les auteurs à Geyikli, on peut estimer qu'il a fallu plus de 400 épisodes orageux efficaces pour remplir le réfectoire, c'est-à-dire plus de cent ans une fois détruit le dispositif qui protégeait le site contre les ruissellements. En effet le gel de l'hiver dégrade sol et affleurement ; les premières pluies orageuses transportent facilement les grains d'un matériau très peu dense (pas tout à fait de la pierre ponce) de sorte que des grains de plusieurs millimètres de diamètre sont déplacés. L'eau chargée de sédiments entre dans une salle, espace vide et fermé sauf l'entrée ; l'apport cesse dès que la tirelire est pleine. Il faut plus d'un mois pour que l'eau se perde par infiltration dans le tuf. Chaque orage n'a d'effet que si un délai suffisant le sépare du précédent.

4. E. Mercenier, *Les prières des églises de rite byzantin*, t. I, Priouré d'Amay-sur Meuse, 1937, p. 190-194 et N. Egender, *La prière des Heures*, Chevetogne, 1975, p. 229, 346, 500.

5. Parmi quatre traductions de ce récit légendaire (Mercenier, *op. cit.*, p. 191-192 ; Egender, *op. cit.*, p 348-349 ; M. Jugie *La mort et l'assomption de la Vierge*, Vatican, 1944, p. 351-352 ; *Diaconie apostolique, Grand Livre des Heures*, Vatican, 1989, p. 207-208), nous avons préféré celle de N. Egender.

6. *Op. cit.*, p. 351-352 : *Sur l'élévation de la Panaghia, son origine et sa raison d'être.*

7. *Patrologie grecque*, t. 155, 661-664.

8. Voir le *Livre du passage de la Très Sainte Vierge Mère de Dieu* (le *Transitus Mariae*), éd. P. Crépon dans *Les Évangiles apocryphes*, Alençon, 1989, p. 59-69. Sur la Dormition et l'Assomption de la Vierge : *The Oxford Dictionary of Byzan-*

tium, Oxford, 1991, t. I, *s.v. Dormition*. Voir surtout : S.-C. Mimouni, *Dormition et Assomption de Marie. Histoire des traditions anciennes*, Paris, 1995.

9. J. J. Yiannias, « The Elevation of the Panaghia », *Dumbarton Oaks Papers*, 26, 1972, p. 227-236.

10. *Ibid.*, p. 228.

11. O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925, pl. XLI, n° 87 et p. 50-51. L'auteur date la broderie du XV^e^ siècle et, le monastère de Putna n'ayant été consacré qu'en 1470, n'exclut pas que certains de ses objets aient pu provenir de Constantinople après le sac de 1453.

12. Telle celle du monastère athonite de Chilandar (*Treasures of Mount Athos*, cat. de l'exp. de Thessalonique, 1997, n° 9.8) datée du X^e^ ou du XI^e^ siècle. Voir aussi *The Oxford Dictionary of Byzantium*, *op. cit.*, *s.v. Panagiarion*.

13. Yiannias, *op. cit.* (p. 228, al. 2) : au cours de la divine liturgie (p. 229-230) et après certains repas, ceux précédant un voyage (p. 230, al. 1), ceux se déroulant dans la salle à manger de l'Empereur (p. 230, al. 2), et ceux prenant place dans le réfectoire monastique (p. 230, al. 3).

14. Yiannias, *op. cit.*, p. 233 et note 25 : Makarios Trigones, Προσκυνητάριον τῆς βασιλικῆς καί σεβασμίας μονῆς Μεγίστης Λαύρας τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἐν τῷ Ἄθῳ, éd. M. Gédéon, dans "Ο Ἄθως. Ἀναμνήσεις, ἔγγραφα, σημειώσεις", Constantinople, 1885 (un exemplaire accessible à la Bibliothèque nationale de France). Une édition antérieure du Προσκυνητάριον, sous le même titre, se trouve dans un recueil publié à Venise en 1772 (p. 30-33) des œuvres attribuées à Makarios de Kydonya (Μακαρίου Κυδωνέως). Nous préférons, à la suite de Gédéon, continuer à nommer l'auteur Makarios Trigones.

15. P. L. Mylonas, « La trapéza de la grande Lavra du Mont Athos », *Cahiers archéologiques*, 35, 1987, p. 143-157, conclut que le plan général du réfectoire de la Lavra n'a pas changé depuis la fondation du monastère en 964 suivant le chrysobulle de Nicéphore Phocas fixant l'effectif du monastère à 80 moines. Nous reproduisons ce plan à la même échelle que celui de Geyikli (fig. 9) : les superficies sont dans le rapport de cinq à un. M. Capuani et M. Paparozzi, *Le Mont Athos, un millénaire de spiritualité et d'art orthodoxe*, Paris, 1997, rapportent les liens entre le fondateur de la Lavra, Avraamios, qui prit, comme moine, le nom d'Athanase, et Nicéphore Phocas dont l'oncle Michel Maleïnos, higoumène de Kiminias en Bithynie, était leur père spirituel commun.

16. D'après Mylonas, *op. cit.*, p. 145, le chargé du réfectoire (τραπεζάριος) à la Lavra disposait d'une chambre et d'un bureau dans une aile accolée au nord du réfectoire.

17. A la table impériale, c'était l'empereur qui officiait. Pour Makarios Trigones, c'est le chargé du réfectoire qui pratique l'élévation. Enfin, selon Syméon de Thessalonique, c'est le lecteur, et ceci pour des raisons assez complexes qu'il développe mais qui ne présentent guère d'intérêt pour notre propos.

18. La consommation de vin est attestée dès le VI^e^ siècle par Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, VI 5) ; *cf.* Ed. Freiherrn von der Goltz, « Tischgebete und Abendmahlgebete in der altchristlichen und der griechischen Kirche », *Texte und Untersuchungen zur Gesischichte der altchristlischen Literatur*, 19 (n.s. 14), Leipzig, 1905, p. 59. D'après Yiannias, *op.cit.*, à propos d'une célébration précédant un voyage, le Codex R.M.6 de la Bibliothèque de Karlsruhe mentionne que le vin est inclus dans le rituel. Sur la broderie de Putna, citée *supra*, une coupe est remplie d'un liquide bleuté au milieu duquel est posé le pain. Von der Goltz, *op. cit.*, cite également Leo Allatius, *De libris ecclesiasticis*, Paris, 1646, selon lequel, après le partage du pain, l'abbé verse du vin dans une coupe, en boit, et les autres après lui. Enfin Mercenier, *op. cit.*, p. 193, note que sur le plateau sont préparés ensemble le pain, marqué d'un cachet, et la coupe de vin.

19. Jerphanion, *op. cit.*, p. 372-373.

20. *Ibid.*, p. 369.

21. *Ibid.*, p. 371-372.

22. Jerphanion, *op.cit.*, p. 334-339, 349-350, 360, 363-364, 368.

23. L'église n'est pas située là où l'a placée J. Strzygowski, *Kleinasien Ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903, d'après les notes de Smirnov. Elle est en arrière du plan de la façade, mais fortement décalée en hauteur, à 4 mètres au-dessus du niveau de la cour.

24. L. Rodley, *Cave Monasteries of Byzantine Cappadocia*, Cambridge, 1985, p. 47 et 147-150.

25. Il n'est pas impossible que la question du lieu de retraite de Catherine Sképidis, que s'est posée L. Rodley (*op. cit.* p. 201), soit éclairée par la découverte récente d'une grande salle dont la porte murée débouche sur la terrasse placée au-dessus et à gauche de l'entrée de l'église, salle accessible depuis l'aile nord du monastère en traversant une pièce couverte en trompe de cône avec un conduit de fumée (sans doute une cuisine).

ANNEXE 1

Récit apocryphe de la Dormition et de l'Assomption de la Vierge (trad. Egender, *op. cit.*)

« Depuis la résurrection de notre Sauveur Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, et jusqu'au moment où les Apôtres se séparèrent pour annoncer l'Évangile, ils se trouvaient tous en un même lieu. Lorsqu'ils étaient à table pour le repas, après la prière, ils laissaient une place vide et y mettaient un coussin sur lequel ils déposaient un morceau de leur pain comme la part du Christ. Après le repas, ils se levaient, priaient et rendaient grâces. Prenant alors le morceau de pain déposé comme la part du Christ, ils l'élevaient en disant : '(...) Gloire à toi, ô notre Dieu, gloire à toi ! Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit'. Et au lieu de 'Grand est le nom', ils disaient, depuis Pâques jusqu'à l'Ascension : 'Le Christ est ressuscité'. En d'autres temps, ils disaient 'Grand est le nom de la Sainte Trinité, Seigneur Jésus-Christ viens à notre secours' et c'est ainsi qu'ils terminaient.

« Chacun faisait de même, là où il se trouvait, jusqu'au jour de la Dormition de la Mère de Dieu. Alors, portés par les nuées, ils furent rassemblés des quatre coins du monde, pour l'Assomption de leur souveraine, la Mère de Dieu. Après lui avoir rendu les derniers honneurs, ils la mirent au tombeau (à savoir le troisième jour) et s'offrirent quelque réconfort. Tandis qu'ils se tenaient debout après le repas, élevant comme de coutume le morceau de pain déposé au nom du Christ et disant 'Grand est le nom' ! ô prodige inouï ! celle qui était morte apparut dans les airs, vivante, entourée de la nuée et d'anges lumineux. 'Réjouissez-vous', leur dit-elle, 'car je suis avec vous tous les jours' et elle leur transmit cette joyeuse nouvelle de la part de son Fils. Les disciples, frappés de stupeur devant ce prodige, se mirent à proclamer, au lieu de 'Seigneur Jésus-Christ', 'Très sainte Mère de Dieu, viens à notre secours'.

« Ensuite se rendant au tombeau, et n'y trouvant plus le très saint corps, ils crurent vraiment qu'elle était vivante et qu'elle était ressuscitée des morts le troisième jour, avec son corps, comme son Fils, et transportée aux cieux où elle vit et règne avec le Christ pour les siècles des siècles ! »

ANNEXE 2

Makarios Trigonès

Προσκυνητάριον τῆς βασιλικῆς καὶ σεβασμίας μονῆς Μεγίστης Ἁγίας Λαύρας τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἐν τῷ Ἄθῳ... (éd. Gédéon, *op. cit.*, trad. de C. Bouis)

« A la neuvième heure on lit les petites vêpres et, après les vêpres, ils vont aussitôt à table, en tête l'higoumène qui porte un manteau et tient une crosse. Venant de la grande entrée, devant lui s'avancent deux diacres portant des chandeliers avec des flambeaux allumés. Derrière l'higoumène, les prohigoumènes, les moines-prêtres ecclésiastiques et vieillards de la communauté et ensuite tous les pères.

« Le premier chantre (ψάλτης), avec harmonie et piété, chante le motet du jour. Chaque groupe arrivant à la place déterminée de la table, le lecteur (ἀναβαστής) commence et lit : « les pauvres mangent... », le cathigoumène bénit, l'officiant (ἐφημέριος) frappe le gong (κώδιον), au moment déterminé. Et le chanoine (κανονάρχος) déterminé, se rend à l'ambon déterminé du réfectoire, où il lit les textes de la fête ; tous les pères, dans le plus grand silence, mangent écoutant la lecture. Mais, quand l'higoumène boit son vin, l'officiant frappe le gong, le même chanoine disant : « Par les prières de nos pères saints... ». Après cela tous les pères boivent leur vin.

« A partir du moment où tous les pères ont mangé, un signal est donné au chanoine dont on a parlé plus haut ; il descend de l'ambon et se tient à une place déterminée. Et peu après, l'higoumène l'appelle et allant vers l'higoumène il dit d'abord : « Par les prières de nos pères saints... » et ensuite : « Par les prières de notre père saint... » faisant deux révérences et baisant la main de l'higoumène, il reçoit de l'higoumène un petit bout de pain avec un peu de nourriture et ensuite un verre de vin. Après avoir bu il va à une place déterminée, il y reste jusqu'à ce qu'on prépare deux encensoirs qui sont en argent et or. Et le chanoine en reçoit immédiatement un et le délégué à la table (τραπεζάρης) l'autre et ils s'avancent vers l'higoumène en disant : "Par les prières de nos pères saints...".

« Deux offrandes de la Panagia ont été préparées et déposées sur la table de l'higoumène sur des plats et recouvertes de voiles. Alors que le lecteur dit le motet qu'il faut : tous sont debout et le délégué à la table élève les offrandes en disant : "Grand est le nom de la Sainte Trinité". Alors l'higoumène bénit les encensoirs, le chanoine en tient un, le diacre (ἱεροδιάκονος) qui sert l'higoumène l'autre ; ils encensent l'un d'un côté l'autre de l'autre. Cependant le délégué à la table et le cuisinier (μάγειρος) prennent les offrandes et les partagent entre les pères. Le premier chantre chante un motet avec harmonie jusqu'à ce que les offrandes soient partagées. A la fin du chant l'officiant frappant trois fois le gong rend grâce.

« Après les grâces, le chanoine dit : "Par les prières..." et après cela tous les servants de table font la génuflexion et ils restent à genoux les uns d'un côté, les autres de l'autre et l'higoumène, puis les pères se mettent en marche vers la sortie, l'officiant disant : "Dieu pardonnera...". Et sortant vers la porte du réfectoire à proximité de laquelle il y avait un porte-icône (προσκυνητάριον) de l'icône de la Panagia et de celle de saint Athanase vers lequel l'higoumène d'abord fait un signe de croix, puis reste en un endroit déterminé. Les pères, en marche vers la sortie, se prosternent vers le porte-icône et font un geste vers l'higoumène et partent vers l'église. Et après que tous les pères sont passés, les servants de table font la génuflexion et baisent la main de l'higoumène. Et sur ces entrefaites, ils sonnent complies et ensuite reçoivent l'absolution et se retirent dans leur cellule et font pénitence, chacun suivant la règle déterminée. »